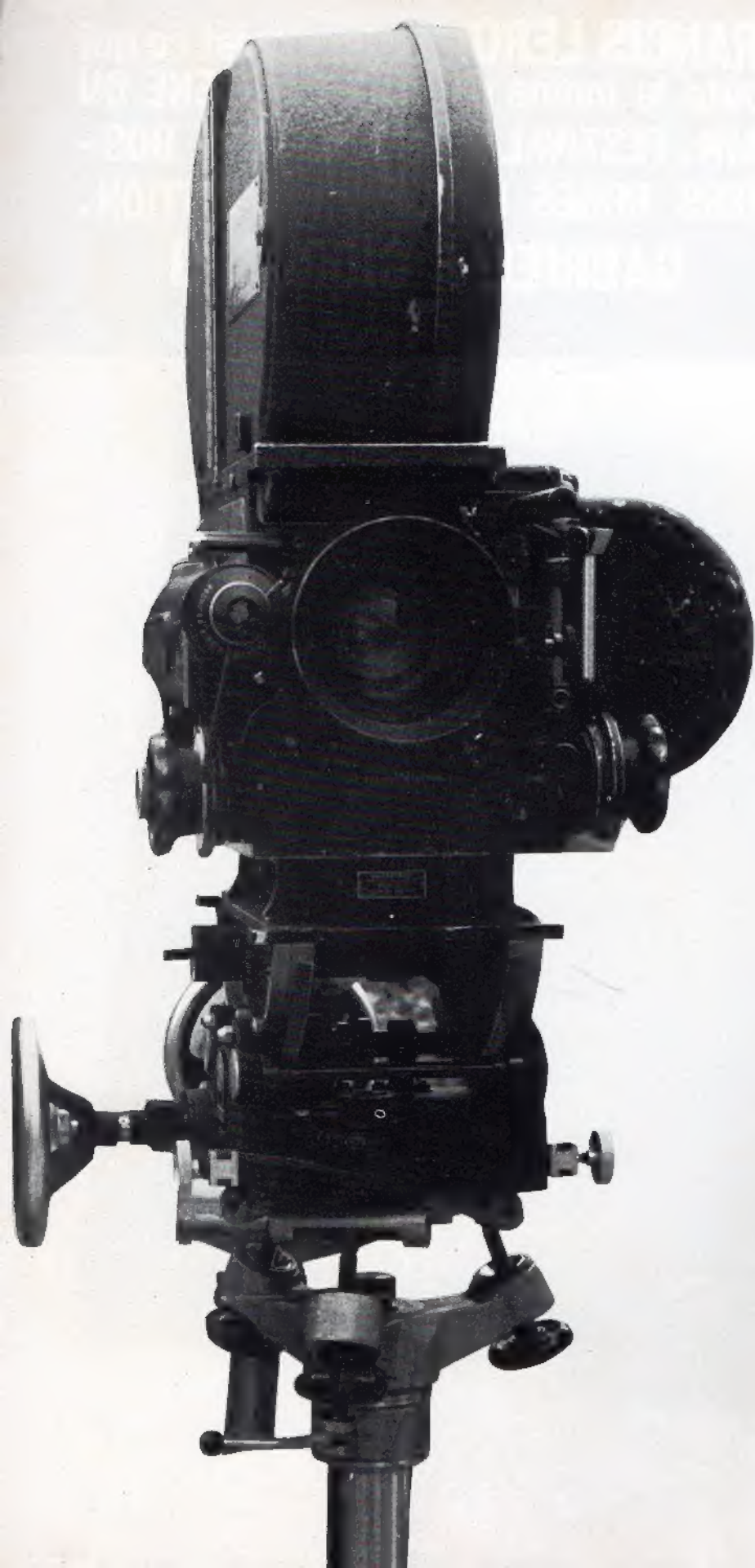


FRANCIS LEROI "Baiser c'est ce qui coûte le moins cher!...". LA SCENE DU BAIN. FESTIVAL DE CANNES. LES DOSSIERS ROSES DE LA PROSTITUTION.

GABRIELLA GIORGELLI





SOMMAIRE

- Interview de :
FRANCIS LEROI 3
- Le bloc-notes du maniaque . . . 16
- Le musée des obsédés :
LA FILLE DANS LE FILET . . 17
- Quand on aime le vice,
on va au cinéma :
«VICES PRIVES ET VERTUES
PUBLIQUES» 20
- La star du mois :
GABRIELLA GIORGELLI . . . 23
- Dossier :
«LA SCENE DU BAIN» 30
- La philosophie sur l'accoudoir :
LES DOSSIERS ROSES DE LA
PROSTITUTION 36
SALON KITTY 38
- Le bloc-notes (suite) 40
- 29ème Festival de Cannes . . . 41

Stars System. — Rédaction en chef :
Richard Nora et Jacques Rig — Rédaction
J.-P. Bouyxou - Britt Nini - P.-H. Mathis -
R.-G. - Jérôme Fandor — Documentation
et filmographies : Britt Nini — Photos :
Alpha France, Cinéma Plus, Collection
J.-P. Bouyxou et Britt Nini, 20th Century
Fox, F. Jacques Leitienne, Rex Interna-
tional Films, Sipa Press, Univers Galaxie.
Dépôt légal : 1er trim. 76 — Imprimé en
France par S.I.M. 75011 Paris — Stars
System, 55, passage Jouffroy, 75009 Pa-
ris — Dir. de la publication : J.-D. Jacquet
— Publicité au journal — Les textes et
photos n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs — Copyright Stars Sys-
tem 1975. Tous droits de reproduction
réservés pour tous pays — France loi du
11 mars 1957 — Distribution : N.M.P.P.

FRANCIS LEROI:

«baiser c'est ce qui
coûte le moins cher!..»

F.L. — Oui, j'crois que si on veut commencer une discussion à peu près sérieuse c'est de ... parler d'un contexte typiquement français pour l'instant et après on enchaînera sur un contexte international, parce que pour nous c'est important : c'est quand même 80 % de notre chiffre d'affaire. Mais enfin qu'est-ce qui s'est passé en fait ? Les grands groupes UGC, Gaumont etc... sont en train de jouer aux prudes et de dire oui c'est vrai finalement le cinéma porno est en train de foutre en l'air le cinéma français... Il faut savoir que c'est eux qui sont responsables complètement du fait qu'il y en a un. Il y en a un parce que des gens comme Mulot ou moi on a fait des films tout à fait normaux, des films d'auteurs qui n'ont jamais eu la possibilité vraiment de toucher le public qu'ils devaient toucher, et c'est ça le problè-

me : c'est parce que eux nous ont empêché de faire des films que nous, on a pris un autre biais. Et finalement on les a eus parce que c'est un biais qui est aussi commercial que le leur ! Bon. Par exemple comment suis-je venu au cinéma porno ? C'est une raison très simple. J'avais fait un film qui s'appelait «Trouble» en 1969 ou 10... C'était un film à peu près dans le style Andy Warhol sur la condition des bonnes femmes à Paris y'avait des travellors, ça a été tourné en 16 mm, comme un film underground, mais en même temps y'avait une histoire, on voyait une certaine jeunesse dont on ne parlait jamais en France, qui existe... et quand c'est Warhol qui le fait à New-York, on trouve ça formidable, et puis quand on le fait en France, les gens disent... ne s'y intéressent pas. Bon, ben pendant un an ou deux



▲ Francis Leroy



«Les Tentations de Marianne» (Patricia Novarini) ▲



«La Grande Baise» (Joan Keller et Véronique Monod) ▲

ce film n'a pas trouvé de distributeur et puis, un jour, écœurés parce que ça coûte cher un film et qu'on avait des dettes, on a changé le titre du film, c'est devenu «La Michetonneuse» et puis c'est sorti au Lord Byron et puis ça a fait un gros succès. Alors si Gaumont l'avait sorti, il aurait fait autant de succès, sûrement que s'il a marché c'est que quelque chose a collé avec le public, et qu'on a dû lui donner un titre de film de cul alors qu'il n'est absolument pas du tout film de cul, la preuve c'est qu'en plus il est classé «art et essai», il... enfin c'est délirant. C'est eux les responsables de tout ça... et c'est ce qui s'est passé pour des tas d'autres... Finalement ce sont les distributeurs et des distributeurs très sérieux qui ont commencé à demander des scènes de cul dans nos films. Donc on s'est dit autant en faire carrément ! Et comme en plus on a une certaine pratique du cinéma, qu'on a des idées... Bon, ben autant en faire des bien. Alors leur position elle est pas si nette que ça.

Q. — Vous dites «en faire des bien» vous pouvez me préciser ?...

F.L. — Ben c'est-à-dire qu'il y a une chose qui coûte pas cher c'est les idées, et le talent, la mise en scène ça



«Le Sexe qui parle» (Pénélope Lamour et J.Loup Philippe) ▲



▲ «La Grande Baise» (Nadja Mons)



▲ «La Grande Baise» (Nadja Mons et Véronique Monod)



«Ciné Girl» (Christine Gueho)▲



«Les Tentations de Marianne» (Patricia Novarini)▲

c'est normal. Ce sont les choses qu'on doit normalement donner au public quand il vient voir un film : que ce soit un porno ou un western, il doit être bien fait, amusant, il doit... et si en plus il exprime quelque chose c'est bien. Nous on essaye de faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire, ce qui nous donne un avantage... pas tellement en France, mais surtout vis-à-vis de l'étranger. On a actuellement «Le sexe qui parle» qui en est à son 5ème mois à New-York et qui va faire 2.000.000 de dollars aux Etats-Unis. J'veux dire que là-dessus on va pas toucher grand chose parce qu'on se fait toujours avoir, mais ce sont quand même des films qui ont une certaine importance internationale.

Q. — Vous évoquiez vos débuts tout à l'heure, je crois qu'il y a eu tout d'abord «Pop Game»...

F.L. — Ben oui, là aussi c'est la même chose, y'a eu une confusion... C'était un film où pour la première fois on voyait des jeunes à cheveux longs avant 68, on voyait des jeunes vivre en marge, et pour la première fois on parlait un peu normalement de rapports sexuels entre les jeunes, bon, le film a été totalement interdit parce que la fille était mineure, on a dû couper toutes les allusions à son âge, ensuite de quoi le film a été autorisé et il est sorti dans un petit circuit qui le condamnait au départ. Moi je suis pas certain que «Pop game» aurait pas pu faire à l'époque le succès que font maintenant les films comme «Cousin cousine» ou «A nous les petites anglaises». A priori ça pouvait être possible... en tout cas ça aurait été bien de pouvoir lui donner cette chance là tu vois ? Ils l'ont pas donné. Et après ils gueulent parce qu'on fait des films pornos ! Et d'ailleurs du fait que dans ce film il y avait une scène érotique assez poussée pour l'époque, ils m'ont plus proposé que des films qui tournaient autour de ça...C'est comme ça que j'ai fait «Ciné-girl», là il y a eu des histoires assez dramatiques, le film a été retourné, remonté enfin bon...

Q. — Et comment étais-tu venu au cinéma ?

F.L. — Oh ben, j'ai fait mes premiers films à douze ans, j'ai fait mon premier long métrage à douze ans ; en 8 mm d'après «Le grand Meaulnes» comme tout le monde, enfin une connerie... mais je veux dire que j'ai eu toujours envie, c'était une expression normale pour moi. Mais ensuite, la réalité de la création cinématographique m'a relativement écœuré des compromissions qu'il faut faire pour arriver à s'exprimer par rapport à un système qui ne le permet vraiment pas. Y'a rien à faire, si on ne fait pas les concessions nécessaires, il est impossible de faire un film comme «Un après-midi de chien», un film où un gangster qui fait un hold-up distribue les billets de banque aux gens qui sont dehors. Jamais on pourra faire



un film où on a la sympathie pour le mec qui fait le hold-up..

Q. — Oui, mais dans ce cas précis il est peut-être aussi un peu question de la réalité française qui n'a rien à voir avec l'autre...

F.L. — Oui, dans ce cas c'est la même chose... Ce qui pousse le mec à faire le hold-up, c'est-à-dire le fait qu'il ne puisse pas travailler, ici c'est pas les syndicats qui l'empêchent de travailler c'est le chômage...

... Non, en France y'a pas moyen de s'exprimer vraiment par le cinéma, c'est pour ça que j'ai abandonné la réalisation. J'ai écrit beaucoup de sujets mais c'était pas possible... les mecs disaient : «tiens là ça va pas plaire, ah non... y'a ça...» C'était pas seulement des ambitions politiques, c'était simplement retracer une réalité telle que je sentais qu'elle est vraiment. Et je ne vois pas comment faire ici en France, et je vais te dire : je ne vois pas en France un seul film, un seul metteur en scène qui ait rendu compte d'une quelconque réalité française sérieusement, je n'en vois pas un. Réfléchissons... Y'a eu «More» de Barbet Schroeder...

◀ *«Les Tentations de Marianne»*
(Patricia Novarini et Evelyne Gaillard)

(Coup de téléphone)
... de quoi parlions-nous ?

Q. — Des réalisateurs sérieux... Il y a Godard qui...

F.L. — C'est vrai. Mais le problème de Godard c'est qu'il a fait un tort considérable, sur le plan du public.. Il a eu trop d'imitateurs, de gens qui ont cru qu'ils allaient avoir la chance d'avoir son talent et... en rompant tous les modes de récit classique et ils ont emmerdés tout le monde en fait... Moi je considère que «Jaws» c'est un film aussi jeune qu'un film de Godard, c'est un film qui rend compte d'une réalité, et qui touche profondément certains fantasmes, touche les gens profondément et c'est un vrai film sur les rapports entre la nature et l'homme... Ce sont des choses qu'en France on n'aurait pas pu faire... Y'a eu «More» qui...

Q. — Moi j'trouve qu'un film comme «More» ça l'idéalise pas mal la... cette prétendue marginalité par rapport à un film comme «Numéro deux», bon c'est plus la marginalité mais par rapport à la vie de couple elle est pas idéalisée une seule seconde...

F.L. — C'est sûr. En France...ici on est dans un pays complètement littéraire. En littérature les gens ils ont des moyens d'expression formidables



◀ *«Le Sexe qui parle»* (J.Loup Philippe et Danièle Nègre) ▶



«La Grande Baise» (Helga Trixi) ▲

y'a des auteurs d'un talent fabuleux qui sont passionnants. Et le cinéma finalement, ça ne fait pas partie de notre culture, du tout... comme la musique d'ailleurs.

Q. Oui mais par ailleurs il en fait drôlement partie de notre culture...

F.L. — Oui mais enfin c'est le cinéma américain. Pour les gens, le public, les grandes stars c'est pas Belmondo, c'est Robert Redford. Vraiment y'a une différence énorme. Je crois pas que... nous nous trouvons devant un problème de conditionnement du public. Il est certain que ce qu'on accepte parfaitement d'Al Pacino dans

«Un après-midi de chien» et encore... C'est pas un film qui a été très bien accepté, qui a fait un triomphe en France, il gêne considérablement le public, ce film, y'a pas de doute. Non mais j'veux dire qu'on l'accepterait pas avec Belmondo Montand ou un gars inconnu, et les gens l'accepteraient pas du tout même avec Lyotard qui est un comédien fabuleux qui peut faire aussi bien qu'Al Pacino dans ce rôle, eh bien ce film sortira dans deux salles une petite semaine ! Et c'est pour ça que moi j'en suis arrivé à la conclusion, et je crois logique... En France je ne fais que des films de cul pour gagner de l'argent, et je passe la moitié de mon temps aux Etats-Unis. Je travaille la moitié du temps là-bas, parce que on ne

peut pas arriver comme ça et dire j'avais réalisé un film, la confiance est toute relative et en plus c'est des gros budgets. Là je co-produis un thriller qui se fait au mois d'août, et ensuite de quoi j'espère moi-même recommencer à faire des films... Honnêtement je ne vois pas comment faire autrement, même pas en Italie où ça ne va plus très bien non plus, et puis le cinéma américain... Et puis, quoiqu'étant latin de naissance, je suis très loin du cinéma italien, je me sens beaucoup plus près de la civilisation américaine... Mais ça ne veut pas dire que je ne ferais pas des films sur la réalité française, mais avec des méthodes américaines. Et en plus les comédiens, je ne vois quels sont les comédiens intéressants qui permettent d'avoir de l'argent, en plus c'est plus un événement de faire «un Delon» y'en a deux par an, et en plus c'est toujours la même histoire avec le même personnage sur la même chose qui raconte le même truc... c'est insensé. C'est un cinéma qui... j'sais pas à quoi le comparer : c'est du Buffet en peinture. C'est pareil. C'est pas très intéressant, c'est pourquoi j'ai abandonné la réalisation et que je produis des films pornos pour pouvoir faire de l'argent et ensuite faire autre chose ailleurs.

Q. — Oui mais ce «producteur» il n'a jamais envie de conseiller, intervenir dans la réalisation de ses films ? Comment cela se passe pour toi ?

F.L. — Oh ben j'avais te dire : je n'y vais pas. Mais en plus dans le cas de Lansac y'a pas de problèmes, je lui fais totale confiance, c'est... il fait un travail formidable, et je n'ai pas...

Q. — Non, attends, je ne voulais pas parler d'une envie flic de voir si le gars travaille bien, mais plutôt d'une envie de tourner qui te...

F.L. — Oui mais j'ai pas envie de tourner en trois semaines avec 7000 m de pellicule j'veux dire, moi j'ai pas envie de faire ça. Lansac non plus mais il le fait et il le fait très bien, et il aime ça un peu. Moi la réalisation, en France, c'est un tel contexte que... j'ai renoncé vraiment en France. En Amérique le moindre budget c'est 500 millions, si tu reviens en France avec ça, y'a de quoi faire un super-film !

(...)

Q. — Bon, on va parler d'là où tu es en France. Je vous entendais parler tout-à-l'heure de versions hard et de versions soft, ça existe toujours ?

F.L. — Nous on essaye de faire une production, de faire chaque fois un prototype différent qui est un événement en lui-même. Quand on a fait «Le sexe qui parle», on a utilisé une idée un «gimmick» : faire parler le sexe d'une fille, c'est assez marrant et qui a fait que le film s'est vendu dans le monde entier. Quand on a fait «La grande baise» on a raconté l'histoire de quatre filles qui voulaient se suicider en baisant. «Le sexe qui parle» disons que c'est un film soft

bien qu'à certains moments le sexe doit parler, c'est un film soft qui a un ensemble hard. «La grande baise» c'est le contraire, c'est un vrai film hard avec lequel on a des problèmes pour faire un film soft. En fait y'a une heure et demie de hard ! D'ailleurs j'avais te dire les clients, les acheteurs qui ont l'habitude de voir des films hard dans le monde entier le trouvent très bon, mais ceux qui veulent du soft sont complètement effrayés ! Bon, enfin bref, on fait donc une tout autre version soft, on raconte presque une autre histoire ! C'est presque un autre film. On ne fait pas de bricolages. Dans le cas de «Shocking» qu'on vient de finir là maintenant, on a fait pareil, c'est-à-dire qu'il y a deux films parallèles : un soft et un hard, et on fait des équivalences. Quand il y a une scène qui est un concours de pipes assez fabuleux puisqu'il y a trois filles qui doivent faire jouir le plus vite possible les mecs, et qu'on veut filmer ça en soft ça n'a plus aucun intérêt, donc pour la version soft on insiste sur le fait que cette scène est vue par un jeune garçon, le fils d'une des filles qui fait ça, et qui s'est déguisé en fille, heu... on insiste sur l'aspect insolite d'un garçon travesti, on insiste plus sur ce côté un peu pervers, alors que dans la version hard on montre le concours de pipes entièrement pendant au moins sept minutes, et j'aime mieux te dire qu'elles y

vont ! C'est assez étonnant ! Donc on fait pas de bricolages. Les films qu'on fait y'a quand même une caractéristique c'est que ce sont des films très professionnels. Ils sont vendus dans le monde entier avant même d'être finis ! On a calculé qu'on avait au moins 10 000 000 de spectateurs à travers le monde qui voyaient nos films.

Q. — Et les scénarios comment les écrivez-vous ?

F.L. — Oui, c'est-à-dire qu'on travaille en équipe, les idées viennent d'un assistant comme... on travaille tous en équipe on est la même équipe. Equipe qui est très très bien rodée, tu vois... les gens travaillent pratiquement au mois. Nous, on calcule nos films... notre chiffre d'affaire est de 80 % à l'étranger. La France ne représente plus rien, on les tourne en France parce que y'a «la french touch» qui plaît à l'étranger, ce sont des films qu'ils n'ont pas l'habitude de voir... Non mais ce qui compte pour nous c'est de présenter des produits de qualité concurrentiels sur un plan international, voilà. Et on fait ça en rigolant, on s'amuse.

Q. — Ouais vous rigolez... Mais est-ce que les effets produits sur les spectateurs vous préoccupent un peu quand même ?

F.L. — Le monde se divise en deux parties, y'a une partie où le cinéma porno doit être drôle, les Etats-Unis par exemple, et puis la seconde partie du monde, le Japon par exemple où au contraire, le sexe est une chose extrêmement sérieuse. Alors donc on fait une version anglaise qui est pleine de gags. Non mais en France le cinéma porno a perdu son grand public, il revient au cinéma spécialisé.

Q. — Oui mais la Gaumont, c'est elle...

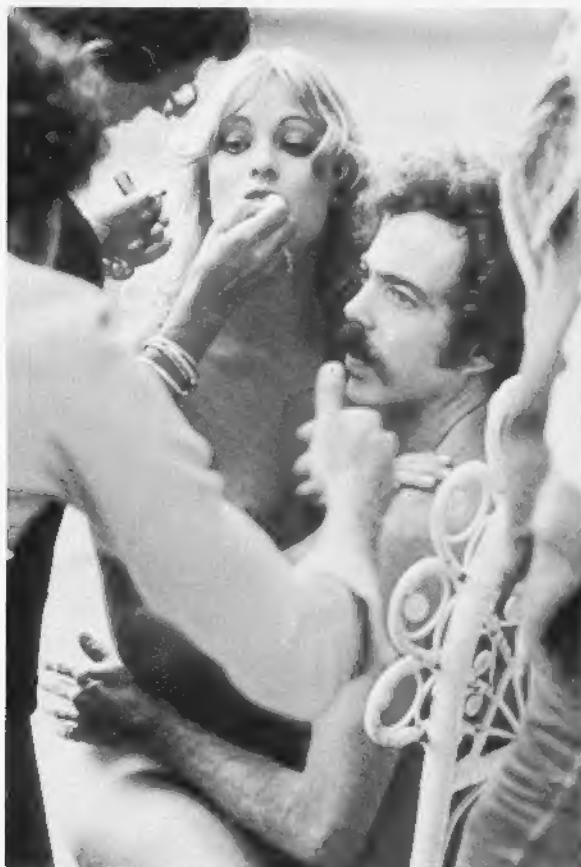
F.L. — Attends. Si tu veux qu'on parle de Gaumont je veux dire que depuis que Toscan du Plantier y est ça a complètement changé Gaumont. D'un seul coup ils ont compris qu'il fallait donner la chance à des films comme «Cousin Cousine», «Les petites anglaises», des films comme ça sur «Cousin Cousine» ils ont fait une promotion énorme sur un film qui n'avait pas plus de raisons de marcher qu'un autre, tous les autobus... pour «Les galettes de Pont-Aven» aussi. Ils ont changé de formule.

(...)

Q. — Quelles différences fais-tu entre ta vie privée et ta vie professionnelle ? Tu...



▲ «Le Sexe qui parle» (Pénélope Lamour et J.Loup Philippe)



◀ «La Grande Baise»

(Dawn Cumming
et Véronique Monod)

F.L. — Non, mais là y'a une chose que je veux dire et qui est évidente quand même, heu... on a fait des films de cul par obligation un peu au départ, et puis maintenant ça a changé complètement notre vie dans ses rapports avec la sexualité. Ça c'est

absolument évident, que ce soit moi. Davy, tout le monde j'veux dire... On a des rapports, on arrive à vraiment faire la différence entre le sexe et l'amour. Qui est une chose très difficile à faire. Eh ben si tu veux, au contact de gens aussi extraordinaire que Sylvia Bourdon par exemple, d'un seul coup on a compris qu'il y avait deux choses : qu'il y avait d'un côté la jouissance sexuelle qui est une chose qui doit être respectée on elle-même qui est formidable et importante dans la vie des hommes et d'un autre côté l'amour, tu vois. Alors on peut lier les deux mais disons que c'est pas obligatoire. On peut très bien mener une vie sexuelle très harmonieuse avec des gens de passage, qui... avec qui ça colle à un moment donné, et puis d'un autre côté aimer une femme, vivre avec elle... Par exemple actuellement on a aucun complexe à vivre à trois. Tu vois, la vie est complètement modifiée. Et ça c'est très important : brusquement on n'a plus affaire à tous les problèmes cons. On se gâche la vie en ... par exemple la jalousie, c'est un problème terrible, on vit avec une femme et on en aime une autre ; bon, la plupart des gens, ça crée des tensions terribles qui minent tout le monde. Maintenant bon, ben on peut dire on aime une femme et on vit avec une autre, on vit avec les deux et puis voilà. Et à la limite si l'autre a un mec eh bien il vient aussi vivre ensemble. Tout devient simple, y'a plus de bagarres, et on résout les crimes sexuels ! La plupart sont dus à ces problèmes de jalousie, et faire la différence entre le sexe et l'amour conduit à les résoudre...

Q. — Oui mais le public là-dedans ? Il m'semble que c'est surtout à vous que ça reste permis...



▶ «Les Tentations de Marianne»



◀ *«Le Sexe qui parle» (Béatrice Harnois)*

F.L. — Oh, ben j'avais te dire... J'ai coproduit «Exhibition No 2» ; ça va faire mal ! C'est la première fois qu'une fille raconte ça ! Sylvia Bourdon, la vedette du film d'un seul coup met au point les choses. Et c'est un film qui va faire évoluer considérablement, en France, les rapports sexuels... Maintenant il est évident que le mec qui marne comme un fou dans son usine, qui se paye 2 heures de train et qui bricole le samedi et regarde sa télé le dimanche, il est bien évident que ses problèmes sexuels sont un peu différents. Mais il est sûr que le cinéma porno est dangereux. Il est dangereux pour la société. Il est subversif. Il dit aux gens : la sexualité c'est plus important que le travail, c'est plus important que tout le reste ! Les gens y risqueraient plus rien foutre, c'est là le danger qu'ils ont senti, alors il y a eu cette répression contre. Moi j'avais un projet de film qui consistait à démontrer que le chômage c'est formidable parce que ça laisse du temps pour s'occuper du cul ! C'est finalement la bonne combine. Tu touches ton «chôm'du» et tu dragues tout le reste de la journée. Et puis baiser c'est ce qui coûte le moins cher. Il te faut une chambre agréable, des disques et savoir faire... ça coûte vraiment rien !

(Téléphone)

Non, ce qu'il faut dire aussi c'est que nous on ne fait pas ça non plus... Bon, y'a une spéculation d'argent, tous les films sont faits pour ça de toutes façons. Danon quand il fait un



«La Grande Baise» (Dawn Cumming et Véronique Monod) ▲



«Les Tentations de Marianne» ▲



«La Michetonneuse» (Valérie Wilson) ▲

Belmondo c'est pour gagner de l'argent. On ne va pas tout d'un coup, dans un système capitaliste, reprocher à des gens de vouloir gagner de l'argent par le cinéma. Ça m'a paru tellement aberrant quand ils ont dit regardez les fortunes qu'ils font avec les films de cul... Je suis désolé mais enfin on ne parle jamais des fortunes que font «Les dents de la mer», Spielberg il va gagner 10 milliards. Et Danon quand il fait du cinéma c'est pour faire de l'argent, je ne connais personne qui fasse des films pour en perdre ! Enfin si, je connais un type qui pour des raisons fiscales fasse un film pour perdre de l'argent, mais il arrive que ces films deviennent d'énormes succès. Mais enfin c'est complètement exceptionnel, tu vois ce que je veux dire ? C'est sûr en tout cas que notre équipe ne fait pas ça dans un but de sérieux, dans un but spéculatif... on cherche plus à se marrer : l'argent qu'on gagne, il sert plus à se marrer et à faire autre chose finalement, tu vois ?

Q. — Oui, mais...ta, vos idées politiques là-dedans ?

F.L. — Ah ben il est certain, c'est très conciliable. Transparaît à travers nos films une idéologie si tu veux. Je crois que tout film, tout produit est une idéologie, forcément. Y'a des westerns de gauche, y'a des westerns de droite, il y a forcément une idéologie, une mentalité qui transparaît dans tout le cinéma. Et on peut dire que tout le cinéma est de la propagande. Quand on me dit «le cinéma russe c'est de la propagande», j'suis désolé mais le cinéma américain c'est un cinéma de propagande pour la vie américaine, bon. Donc y'a une idéologie qui transparaît partout. Nous on essaye d'être assez exigeants dans la mesure où on ne veut pas faire des films, on veut faire des films soit consciemment libérateurs, soit anti-phalocratiques comme le gars de «La grande baise» (montrer jusqu'où la connerie des mecs peut conduire des femmes), heu... montrer, valoriser la jouissance sexuelle. Et c'est un problème : on n'y est pas encore bien, vraiment arrivés, heu... il faudrait la valoriser encore plus, mais je crois qu'à un moment y'a un divorce complet d'avec le public. Mais il faudrait pouvoir le faire. C'est-à-dire pouvoir faire un film qui dise clairement bon ben, l'orgasme c'est quand même le seul plaisir qu'on ait en jouissant... tu vois, c'est d'une importance énorme.

Q. — Attends, tu viens de dire, de parler d'un divorce d'avec le public. Tu n'envisages pas de changer cet état de fait, de foutre des coups de boutoir pour...

F.L. — Oui, il risquerait y avoir divorce avec le public...

Q. — Ah mais j'en suis sûr ! Parce que c'est que tu te mets à parler de...

F.L. - Disons que le public du porno est d'essence puritain. Il est évident que si il a besoin de voir ces films c'est que chez lui il peut pas voir sa femme à poil ou qu'il en a pas envie.

Q. Oui mais exactement, et j'sais pas si tu es d'accord, mais exactement comme celui qui va voir les films de Belmondo-policier ou d'Annie Girardot...

F.L. - Exactement. Le mec qui va voir «Peur sur la ville», c'est qu'ainsi il vit une aventure qu'il n'aurait jamais vécue autrement. Il a besoin de la vivre parce qu'il reste dans l'homme encore un certain nombre d'instincts primaires et qu'il faut satisfaire. Le cinéma le permet, d'où les films de violence ; et c'est la même chose pour le sexe. Mais dans ce cas, si on faisait qu'une valorisation de l'amour vraiment, il se passerait que le public venant là en puritain, serait choqué dans ses convictions. Alors on peut le faire changer tout doucement, je pense qu'«Exhibition» a changé considérablement la face de la France, la réflexion sur la sexualité. Autant «Emmanuelle» n'a rien changé du tout autant «Exhibition» a changé profondément, les gens ont commencé à se poser des questions. Ils se sont dit tiens p't'être que la sexualité c'était autre chose que ce qu'on croyait. De même que des revues comme «Union» ou comme ça... Et qu'il y a une évolution actuellement de la vie sexuelle, et l'évolution idéale conduirait à ce que les films pornos n'aient plus aucune fonction. Les gens vivraient dans leur vie leurs fantasmes ou la réalité. Le mec qui a la possibilité, qui n'est pas gêné de draguer deux secrétaires dans son bureau pour se faire une petite partouze le soir, eh bien il est évident qu'il n'a pas besoin d'aller voir des films pornos ; il le vit. Mais plus la société est répressive plus ces films sont nécessaires ! Et c'est pas par hasard si on a voulu supprimer le cinéma porno tout d'un coup en France, la gauche comme la droite ils se sont aperçus qu'au niveau d'«Exhibition» ça devenait subversif, «Exhibition» n'est peut-être pas un chef-d'œuvre du cinéma mais c'est un film subversif vraiment, et «Exhibition No 2» est un film très dangereux et formidable : c'est une valorisation complète de la sexualité et de l'orgasme, et... ça va changer aussi pas mal de choses ce film, c'est sûr. On pourrait en parler longtemps... mais y'a une chose très importante que je voulais dire : c'est que c'est le seul langage commun aux peuples, tous les peuples. Y'a une chose que n'importe qui dans n'importe quel pays du monde peut comprendre, c'est un homme et une femme qui font l'amour, ou un homme deux femmes ou deux hommes... c'est une chose, c'est le langage universel. L'idéal et c'est ce qu'on a essayé de faire avec «La grande baise», c'est qu'il n'y ait plus de dialogues du tout, et que ce soit complètement simplement que la sexualité qui soit mis en avant, tu vois ? Et puis, bon ben c'est comme dans la vie c'est-à-dire que la sexualité est complète-

ment à part, en fait la sexualité aurait depuis toujours être dans le cinéma, normalement. Le problème c'est qu'elle a été mise à part comme dans la société où on vit, on vit une civilisation où les gens vivent leur sexualité à part. Ils vivent pas leur sexualité dans leur travail, ils vivent pas leur sexualité dans leurs vacances, ils vivent pas leur sexualité. C'est une chose à part. On baise et puis on travaille, on se marre avec des copains ou on se bourre la gueule, mais ça devrait être la même chose...

Q Ouais, ouais...

F.L. - ... Et à ce moment-là les films auraient dû être le reflet de ça.

Q. T'es bien d'accord avec moi alors pour dire que les films, justement, ce à quoi ils ont intérêt c'est à faire en sorte qu'il y ait interpénétration et non plus cette compartimentation, s'ils veulent un peu changer les choses ?



▲ «Les Tentations de Marianne» (X. et K.Tchenko)



«La Grande Baise» (A. de Weeger) ▲

F.L. — Oui, mais c'est très difficile, c'est-à-dire que le public il ne l'accepte pas, puisque lui, il compartimente déjà, un public n'accepterait pas que Shirley Mac Laine et... baise avec Robert Redford dans un film normal, normalement, c'est-à-dire que bon, y'a une scène d'amour, ils baisent, on voit tout, ça se passe comme ça doit se passer : il éjacule comme un fou, elle lui fait une pipe pour l'exciter un peu au départ. Bon, alors tout ça c'est masqué. On comprend que dans le baiser y'a un désir sexuel formidable et puis : fondu-enchaîné ! Parce qu'on vit un monde où les choses sont compartimentées, c'est tout.

Q. Et en plus, uniformisées, puisque c'est le couple homme-femme point final qui est toujours à la fin. .

F.L. — Ah, ça par contre c'est drôlement en train de se modifier ! Depuis un an à peu près, le couple à trois fait partie d'une convention du cinéma. Maintenant ça devient un thème favori ; on commence à l'admettre...

Q Ouais, mais bien... au cinéma de ça on retourne et on revient à deux à la fin, c'est le parcours qui change un peu pour des raisons de survie !

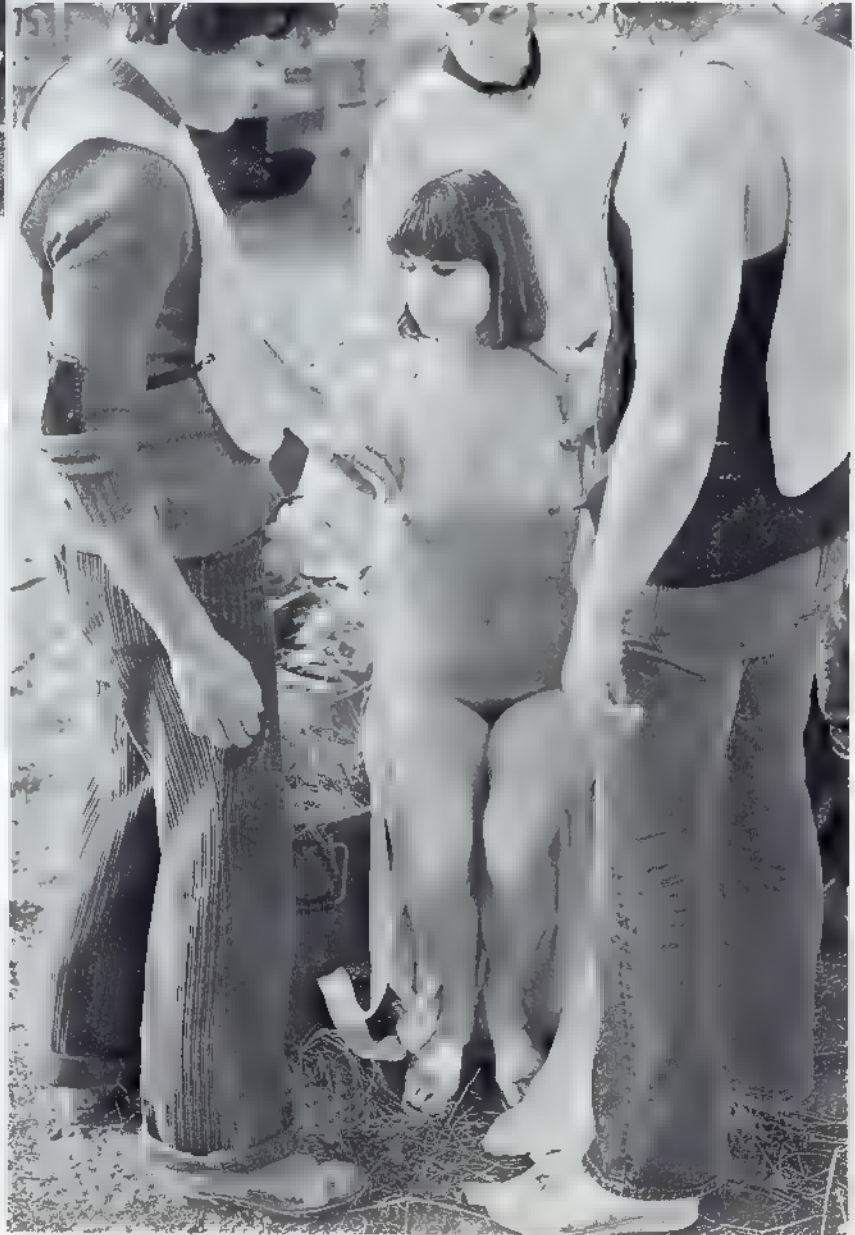
F.L. — T'as raison. Mais ce qui me gêne dans toutes ces discussions, c'est qu'il faudrait pouvoir de temps en temps avoir l'intelligence de dire : on est des bourgeois, on est des bourgeois on a du pognon et on peut se permettre des choses que d'autre finalement vivent dans une autre réalité où ça leur est carrément absolument impossible. Il est évident qu'un mec qui est marié qui travaille comme une bête, dont la femme travaille

et tout... je veux dire que le gars j'vois difficilement comment il peut arriver à résoudre son problème sexuel lorsque sa femme a eu cinq gosses et qu'il n'a plus envie de la sauter. Et en fait ça paraît idiot à dire mais c'est un bain de jouvence. Les gens vont prendre des bains de jouvence dans les films pornos ; ils vont se remplacer leur tête par rapport à la sexualité, ils essayent de se remettre la tête à peu près en forme. C'est libérateur quand même les films pornos. Les premiers que tu vois surtout, à force peut-être pas, mais au départ oui. Le but d'un film porno c'est de te mettre à l'aise, que tu sois bien, que ça te gêne plus de voir un homme en érection... y'a tout de même des hommes qui ne savent pas où se trouve le clitoris d'une femme, dans l'enquête du rapport Quinsey, 80 % des hommes savent pas où ça

se trouve ! D'un seul coup il sait, il sait et il n'est plus gêné de voir le sexe de sa femme et d'aller le lécher.

Q. — Oui, et c'est la répétition qui revient instituer, surtout que ces films comme je te disais roulent tous sur les mêmes schémas et les mêmes clichés...

F.L. — Il est certain que dans ces films-là, si il y a une autocritique à faire et que moi je fais volontiers d'ailleurs parce que je m'en aperçois de plus en plus et c'est un truc qui m'ennuie, eh bien que l'amour réel est vraiment laissé complètement de côté. C'est-à-dire que ça devient de la sexualité complètement, pure mé-



▲ «La Grande Baise» (Nadja Mons et J.Monnet (à droite))

me. Tu vois, ça devient une image de sexualité où finalement l'amour, le fait de s'aimer vraiment c'est à dire ce qu'il y a de mieux quand même : faire l'amour avec quelqu'un que t'aimes, et c'est là où tu le fais le mieux en plus... eh bien ça s'est laissé un peu trop de côté au profit des performances sexuelles etc... qui ne sont liées au fait d'amour, vraiment. Moi, ça fait partie des trucs que j'aimerais faire : 1 heure et demie d'un couple qui s'aime et qui fait l'amour. Dans l'amour vraiment. On laisse un peu trop de côté les sentiments dans le film porno, ça devient purement le spectacle de la sexualité extérieure. Mais le public en a besoin ça ne fait aucun doute.

Moi j'ai discuté avec des policiers qui m'ont dit que depuis qu'il y avait le cinéma porno en France y'a une baisse considérable des crimes sexuels, ça c'est évident. Le mec il peut aller se défouler au film porno, quand il en sort, il est tout de même plus à l'aise. Et c'est con, parce qu'en France, on commençait à perdre le côté tabou, honte du film porno, et le pouvoir à remis tout au point en disant c'est honteux c'est scandaleux : la tête, partout on matraque les gens en leur disant ouhlala c'est pas bien, faut pas en parler devant les enfants... Pour un enfant c'est pas un spectacle honteux que de voir le spectacle de l'amour, ça l'est depuis 20 siècles, ça ne veut pas dire que ça le restera ! Heureusement c'est en train de changer beaucoup dans la jeunesse. Les jeunes de 13-14 ans et ils ont résolu leurs problèmes sexuels autrement que nous ; nous, quand à 18 ans on avait baisé une nana, c'était déjà... bon ben maintenant y'a des mômes de 14 ans qui se réunissent le soir pour baiser des filles, ils s'en foutent j'veux dire, c'est pas important. Ça a l'importance que ça doit avoir normalement. Et eux, les films pornos, ça les intéresse pas tellement !

On assiste à un divorce idéologique absolument total entre la vie qu'on menait jusqu'à maintenant et les jeunes qui depuis mai 68 ont vécu leur sexualité normalement et qui ne comprennent plus du tout ce qu'on leur raconté, carrément. Aux États-Unis y'a un énorme mouvement qui se fait actuellement, le «new-age» qui est un mouvement où ils parlent de faire la révolution simplement en se transformant soi-même, et du fait de la transformation que tu fais de toi-même, ça transforme tout le monde autour, il est évident que c'est ça qui s'opère. Y'aura pas de révolution sanglante : ça sera tellement profond, tu vois y'aura un jour le Président de la République qui a 12 ans aura déjà baisé, bon ben, ce type-là il sera pas pareil que celui qui y est maintenant et qui a tiré son premier coup à 25 ans en douce avec une pute.

(Propos recueillis au magnétophone
par Jacques RIG)



▲ «La Grande Baise» (Joan Keller et Nadja Mons)

FILMOGRAPHIE

FRANCIS LEROI

né en 1942 à Paris.

Réalisateur :

1966 — Pop-Game

1967 — Ciné-Girl

1968 — La Poupée Rouge

1969 — La Michetonneuse

1971 — Les Tentations de Marianne

Producteur :

1972 — La Dernière Embuscade (Jean-Max Causse)

1972 — Un Autre Monde (Michel Baulez)

1973 — La Bonzesse (François Jouffa)

1974 — La Soupe Froide (Robert Pouret)

1975 — Le Sexe qui parle (Claude Mulot)

1975 — La Grande Baise (Cl. Mulot)

1976 — Shoking (Cl. Mulot)

en tournage : «L'Éducatrice» (Frédéric Lansac)

bloc-notes du Maniaque

il y a
de quoi
avoir le
Bouillon ?

- Gaffe aux escroqueries mahous-
ses. Il est sorti un faux film de
Jess Franco : « Sylvia dans l'exta-
se », dont le générique est celui de
« Sie Tötete in Ekstase » (inédit
depuis 1971), mais qui est un na-
veton français anonyme, interpré-
té par Sylvia Bourdon et son « es-
clave ». Parallèlement, « Paris Por-
no » est signé Jack Régis, mais
n'est pas un film d'Alain Nauroy
(à qui appartient normalement ce
pseudo) : il s'agit de saynètes ano-
nymes (avec Marlène Myller, Mo-
nica Swinn, Christine Chirex, etc.)
reliant vaguement des extraits de
vieux films de cul (avec Martine
Grimaud, Gilda Arancio, Eva
Kwang, Alice Arno, Chantal Bro-
quet, Mireille Dargent, etc.), faci-
lement identifiables.

Aux Etats-Unis, lancement de
« Linda Lovelace Meets Miss Jo-
nes » : c'est un simple bout-à-bout
de vieux courts métrages avec Lin-
da Lovelace et Georgina Spelvin,
que ne réunit aucune scène !

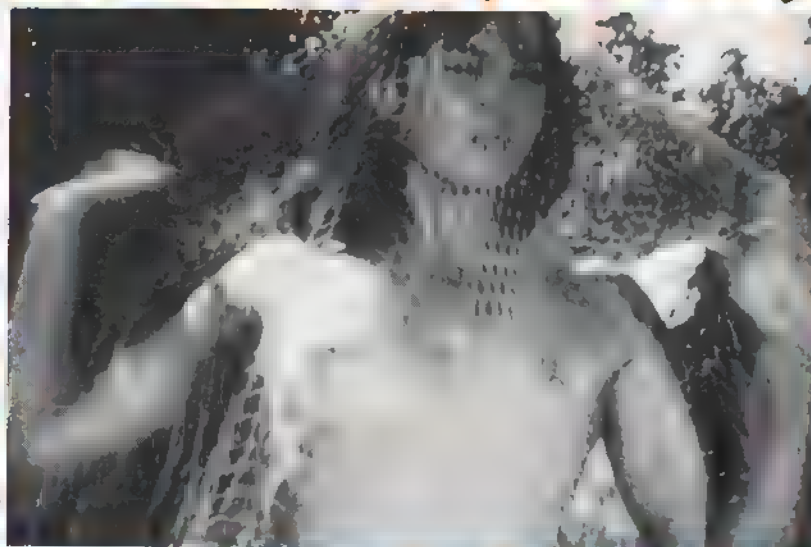
- Changements de titres : « Eva et
l'amour » est devenu « Eva et l'a-
mour sous toutes ses formes » ;
« Memories Within Miss Aggie » est
devenu « Phantasmes et psychoses
sexuels de Miss Aggie » ; « Shining
sex » (ex « Alpha ») de Jess Franco
(mais signé par Dan Simon) est
devenu « La Fille au sexe brillant »
(en Belgique : « Le sexe brillant ») ;
« Le chemin solitaire », du même
Franco (mais signé James Gard-
ner), est devenu « Dernière extase »
« Sexy Blue » (ou « Tango au clair
de lune »), de Franco encore (mais
signé Roland Marceignac) est de-
venu « Aime-moi assassin » ; « Et
maintenant tous à poil et qu'on
en finisse » est devenu « Andréa » ;
« Et si tu n'en veux pas » est deve-
nu « Baby Love » ; « La vie sexuelle
d'Adolf Hitler » est devenu (avant
le tournage) « L'aigle et la colom-
be » ; « Histoire d'X » est devenu
« Amours collectifs ». Enfin, « La
grande baise » (enfin libéré par la
censure) est devenu « Mes Nuits a-
vec Alice, Pénélope, Arnold, Maud
et Richard », tandis que « Liz et
Helen », film de Riccardo Freda
(alias Robert Hampton) datant de
1969, a été truffé de scènes hard
pour devenir « Chaleurs et jouis-
sances ».

CE MOIS-CI ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les nénés de deux nanas préhisto-
riques dans « Le 6ème continent », les lolos de Gila Von Weitershausen dans « L'é-
ducation amoureuse de Valentin », un sein de Dahlia di Lazzaro dans « La poupée
du ganster », les fesses de Sydne Rome, les doudounes de Sybil Danning et le tétou
gauche de Stéphane Audran dans « Folies bourgeoises », la quique d'Helmut Berger
dans « Salon Kitty », encore toute Birkin dans « Le diable au cœur », et bien peu de
choses dans « On aura tout vu », plein de dames dans « Guerre Conjugale » et un
vieux caillou dans « Son Nom de Venise dans Calcutta désert ».

- Fignolage de la filmo de Pamela Stanford (notre No 12) : elle joue aussi dans
« Cours du soir pour messieurs seuls » (Jean-Paul Maryse, 1974) et dans « Perver-
sions » (Pete, Rafael, 1975), mais n'apparaît pas, en revanche, dans « Paris Porno ».

LE MUSEE DES OBSEDES

Jean Pierre BOLYXOU



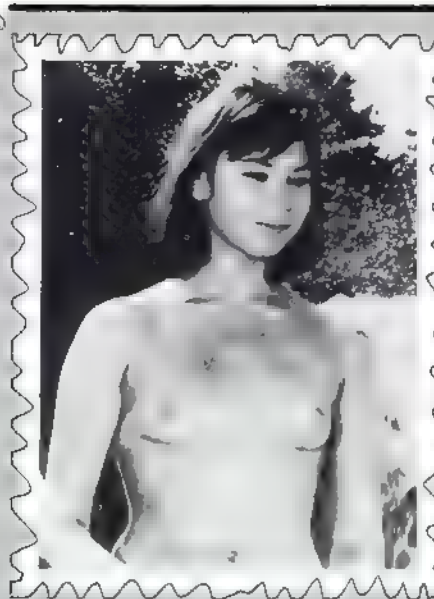
LA FILLE DANS LE FILET

▲ Lily Mantovani dans la scène donnant son titre au titre.

La publicité française de «La Fille dans le filet» pose un p'tit problème, les affiches claironnant qu'il s'agit d'un film «produit et réalisé par G.C. Pons, l'auteur de O'Canaceiro...» Or, le célébritissime O'Canaceiro («Le hors-la-loi» ou «Sans peur, sans pitié»), primé à Cannes en 1953, fut écrit et réalisé par Lima Barreto, le nom de G.C. Pons n'apparaissant nulle part au générique (sauf vache d'oubli de ma part et gourance de toutes les fiches techniques connues).

Ceci dit, y'a pas beaucoup de points communs entre les deux films, hormis leur origine brésilienne : autant «O'Canaceiro» observe une grande rigueur dans son lyrisme, autant «La Fille dans le filet» est j'em-foutistement loufingue. Le scénario, d'ailleurs aussi linéaire et improbable qu'incompréhensible, n'a d'autre importance que de servir de prétexte aux scènes-clefs : chasse au trésor dans la jungle, féroces crocodiles, exhibitions mammaires, voraces piranhas, viols sous le brûlant soleil, viriles bagarres et danses exotico-cochannes. Tout ça d'une totale gratuité ruisselante de bons sentiments (exaltant patriotisme, justice, armée, pucelage et saine vie cambroussarde), de mièvrerie et d'invraisemblance. Techniquement, c'est foutu avec les pieds, monté au petit bonheur, mollasson en diable, encore plus minablement fauché que «Le Mort dans le filet».

La notule consacrée au film par René Tabès dans «La Saison Cinématographique 65» résume l'accueil fait par la presse à cet ahurissant nanar : «On ose espérer que ce film absolument grotesque quittera rapidement les écrans français», cette mesure de censure néo-pétainiste étant réclamée pour l'aspect jugé «malsain» d'une bande qui, justement, nous semble quasi sublime par son absurdité, son amateurisme et sa complaisance, à nous les obsédés militants.



Lily, la sauvageonne, dans sa jungle natale.



Lily et la pêche à l'arc, néné au vent.



Lily, ou le mythe du «bon sauvage» au féminin.

Faut dire que «La Fille dans le filet» est un récital nudiste de Lily Mantovani, nana très féline qui n'arrête pas de se baigner à poil, de courir à poil, de danser à poil, bref, de se montrer à poil sans raisons vraiment logiques, et d'entraîner à ces délicates joies exhibitionnistes un bataillon d'autres sauvageonnes d'opérette. L'application et le systématisme mis par ces demoiselles à montrer leurs lolos prouvent bien que l'unique fonction du film réside à émoustiller le spectateur, but au demeurant parfaitement atteint. Absurde jusqu'au bout, pourquoi ledit film s'attarderait-il à être, de surcroît, correctement mis en scène ? C'est p't-être ça, dans le fond, le vrai cinoche...

Jean-Pierre BOUYXOU



Lily prise au piège.





Lily, ligne au vent, et la pêche aux seins.

FICHE TECHNIQUE

«La Fille dans le filet» (titre original inconnu, j'offre un yoyo en bois à qui le découvrira) – Prod., Sc. & Réal. : G.C. Pons – Origine : Brésil, 1963 – Noir et blanc – Durée : 90 mn. – Dist. (en v.f.) : Distribution Cinématographique Française (interdit aux moins de 13 ans) – Avec Lily Mantovani (Yara l'indienne), Alberto Ruschel (le lieutenant), Milton Ribeiro, Aurora Duarte, etc. – Les photographes originaux publiés ici sont dûs à Jacques Boivin



Lily capturée.



Pour varier un peu, les doudounes d'Aurora Duarte prennent la relève.



Le Prince, l'entier, avec son
 on père, autour de lui des amis
 eux soulevés, jeun et beaux, et
 accomplies d'un pompiet rite
 le Général, qui incite l'armée
 ner le retour, et les prodige
 emperer. Le Général subit la
 ou juvénile du Prince. L'atmosph
 monitions, d'un laisser-aller
 reprend le dessus. Le Général
 ente reviennent peut-être pour
 le Prince et les jeunes aristoc
 les, sous punis et humiliés, pou
 co-vement, le pouvoir les
 puis renvoyés. Les soldats n'

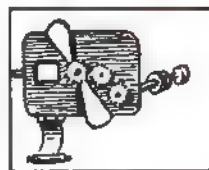




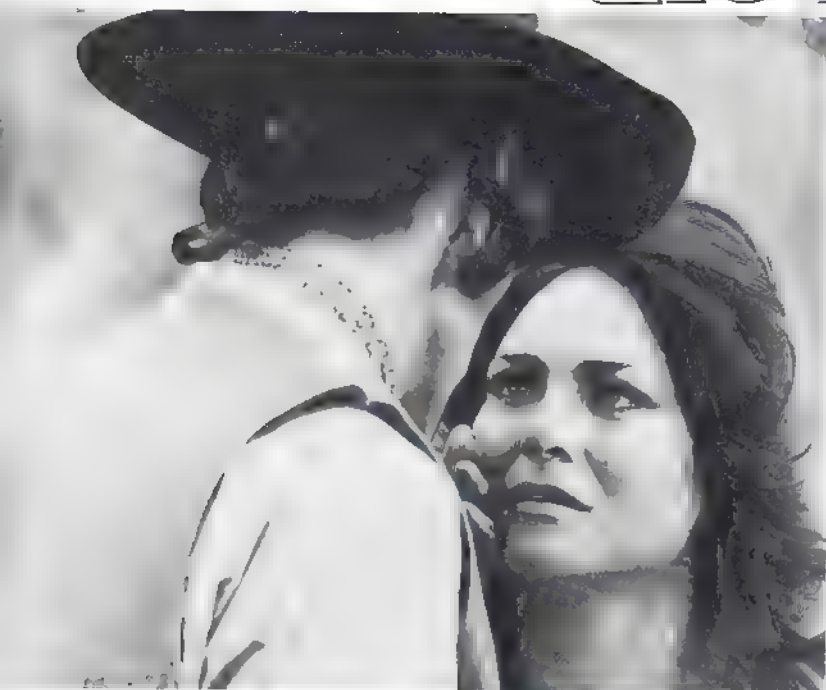


FICHE TECHNIQUE

VICES PRIVÉS ET VERTUS PUBLIQUES Réal : Miklos Jancso.
 Scén original et adapt. : Giovanna
 Gagliardo Photo : Tomislav Pinter
 (Eastmancolor/Technospes). Mus :
 Francesco de Masi Mont. Roberto
 Perpignani. Décors : Zeljko
 Senecic. Prod. : Monica Venturini
 et Giancarlo Marchetti (Filmes
 s.p.a. (Rome) et Jadran films
 (Zagreb). Dist. : Films Jacques Lei-
 tienne. Durée : 1h 54' Interpréta-
 tion : Lajos Balazsovits (Le Dau-
 phin), Pamela Villoresi (Sofia),
 Therese Ann Savoy (Mary), Fran-
 co Branciaroli (le Duc), Laura
 Betti (Thérèse), Ivica Pajer (le Gé-
 néral), Umberto Silva (Prête), etc..



GABRIELLA GIORGELLI



Près de cinquante films à son actif, c'est dire à quel point Gabriella Giorgelli est une actrice appréciée du cinéma italien. Elle offre d'elle une image de femme explosive, rayonnante du bonheur d'être filmée, à la limite d'un exhibitionnisme clinique. Passée la trentaine, son corps s'est étoffé de rondeurs voluptueuses et, plus que jamais, elle évolue à l'écran avec sa décontraction dénudée, provocante, désirable. Elle s'expose comme objet et semble narguer le spectateur : mirare no toccare. Compris ? Visage plein, sensuel. Visage de gourmande aux lèvres charnues, aux narines palpitantes. Crinière auburn dont elle sait jouer dans l'harmonie de ses gestes. Chatte sauvage ? Panthère rouée ? A vous de juger.

G. Giorgelli dans
«Mallou», M com-
me la mort» (Ma-
rio Moroni)

Gabriella Giorgelli
dans «Decamerone
proibito» (Carlo
Lancini)









▲ Gabriella Giorgelli et Lando Buzzanca dans «L'isola di Arturo» (D. Damiani)



Bulle Ogier et Gabriella Giorgelli dans ▲
«Io e lui» (Luciano Salce)



▲ Gabriella Giorgelli et Lando Buzzanca dans «Io e lui»
(Luciano Salce)

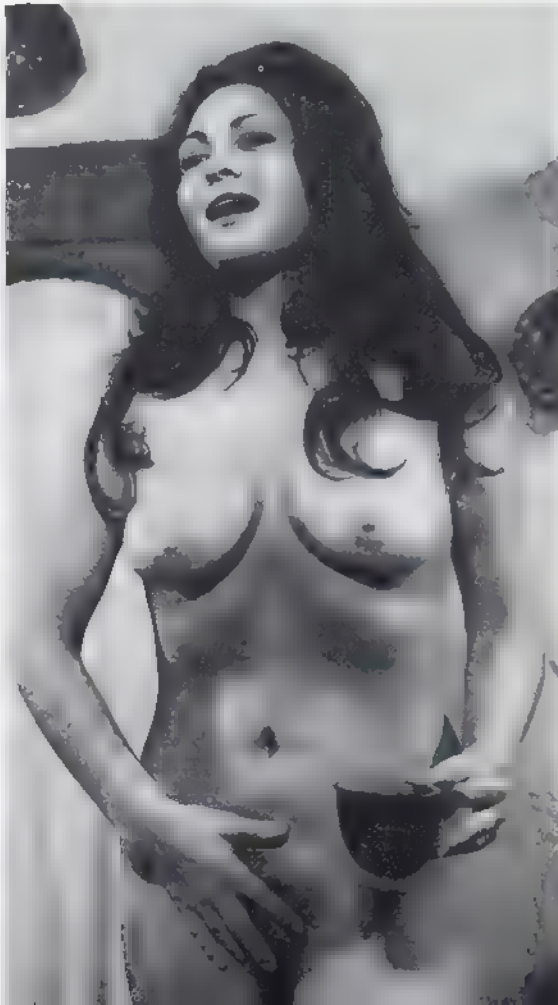
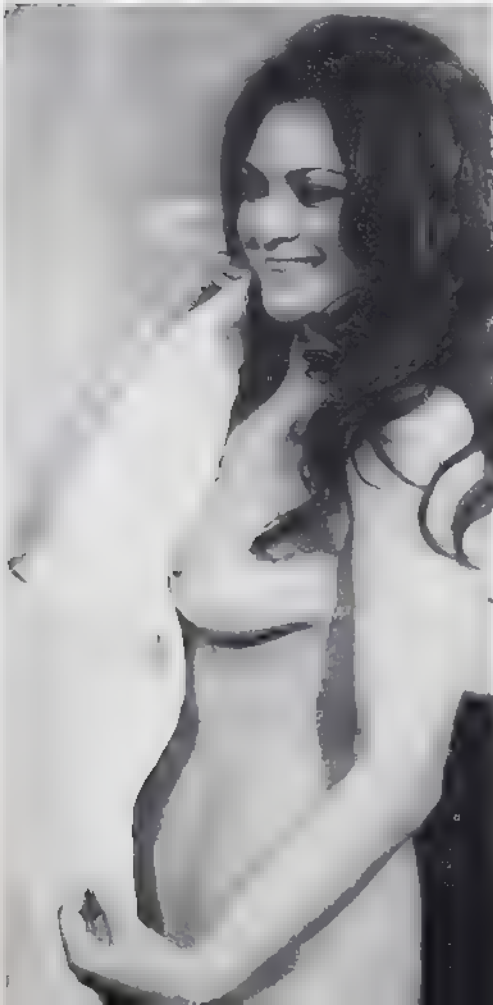


Gabriella Giorgelli ►



▲ Gabriella Giorgelli

Gabriella Giorgelli dans «Decamerone proibito» (Carlo Infascelli) ▼



Gabriella Giorgelli
dans «Decamerone
proibito»

◀ (Carlo Infascelli)

GABRIELLA GIORGELLI



◀ Gabriella Giorgelli dans «7 orchidées tachées de sang» (Umberto Lenzi)



FILMOGRAPHIE

Née le 29/7/1941 à Massa Carrara (Italie)

- 1961 L'isola di Arturo/L'île des amours interdites (Damiano Damiani)
- 1962 - La commare secca (Bernardo Bertolucci)
- Le più belle truffe del mondo/Les plus grandes escroqueries du monde (sketches d'Ugo Gregoretti)
- I compagni (Mario Monicelli)
- 1963 - Frenesia dell'estate (Luigi Zampa)
- I fuorilegge del matrimonio (Valentino Orsini, Paolo et Vittorio Taviani)
- 1964 - El graco/El Greco (Luciano Salce)
- Uno straniero a Sacramento (Sergio Bergonzelli)
- 1965 - La ragazzola (Giuseppe Orlandini)
- Minnesota clay (Sergio Corbucci)
- 1966 - Brutti di notte (Gianni Grimaldi)
- La cintura di castità (Pasquale Festa-Campanile)
- 1967 - Lungigiorni della vendetta/Les longs jours de la vengeance (Florestano Vancini)
- Poker d'assi per Django/Poker d'as pour Django (Roberto B. Montero)

- 1968 - Un amico (Ernesto Guida)
- Lady Hamilton (Christian Jaque)
- Il mio nome è Mallory/Mallory, M comme la mort (Mario Moroni)
- 1969 - Il grande silenzio/Le grand silence (Sergio Corbucci)
- Faccia di schiaffi (Armando Crispino)
- Le voyou (Claude Lelouch)
- Terzo carnale avventure à Monte-Carlo (Giulio Paradisi)
- 1970 - Campa carogna...la taglia cresce (Giuseppe Rosati)
- Quel pezzo dell'ubalda tutta nuda e tutta calda (Mariano Laurenti)
- Sette orchidee macchiate di rosso/Sept orchidées tachées de sang (Umberto Lenzi)
- 1971 - Causa di divorzio (Marcello Fondato)
- Il provinciale (Luciano Salce)
- La vita a volte è molto dura, vero provvidenza ? (Giulio Petroni)
- Il vendicatore di morte (Vincent Thomas)
- 1972 - La belva/Le goût de la vengeance (Mario Costa)
- Fratello homo sorella bona/Nel Boccaccio superproibito (Mario Sequi)
- Decamerone proibito (Carlo Infascelli)

- La vita a volte è molto dura, vero provvidenza ? (Giulio Petroni)
- Io e lui (Luciano Salce)
- Metti lo diavolo tuo inferno/Ton diable dans mon enfer (Bitto Albertini)
- 1973 - Diario segreto da un carcere femminile/La vie sexuelle dans les prisons de femmes (Rino di Silvestro)
- La polizia è al servizio del cittadino/La police au service du peuple (Romo lo Guerrieri)
- Larry non, e permesso morire (Mario Moroni)
- Il bestione
- 1974 - Novelle licenziose di vergine vogliose (Michael Wotruba)
- I piaceri della contessa Gamiani
- Ragazzina/ Pourvu qu'on ait l'ivresse (Raynald Bassi)
- Il lumacone (Paolo Cavara)
- Amore mio non farmi male (Vittorio Sindoni)
- Paolina Borghese (G.Zardi)
- TV
- 1975 - L'educanta (F. Lo Cascio)
- Le tre Italie (Stefano Canzio)
- La moglie vergine (Franco Martinelli)
- 1976 - San Pasquale Bailonne, protettore delle donne (Luigi F. d'Amico)



▲ «Sur le fil du rasoir» (Giuseppe Pellegrini)



▲ «Frustration» (Elisabeth Teissier et Janine Raynaud)



▲ «Kiss me quick» / *La vie sexuelle de Frankenstein* (Harry Novak)

la scène du bain



Le déshabillage ou pas de l'eau, le profil, dos nu, sortie ou entrée du bain, préparation, déshabillage... Multiples combinaisons qui tiennent aussi au lieu : salles de bain, rivières, petits lacs, saunas à la romaine ou à la suédoise... Cela va de la comédie tout public au porno le plus hard !

Pour résumer, impossible d'être exhaustive !

Quantitativement, le bain hyper moussant, dans le plus pur style de la baignoire hollywoodienne, l'emporte et de loin ! Il faut dire qu'il ménage habilement la praderie américaine (tout en mettant en avant le côté spermatique de la mousse) et qu'il véhicule un idéal d'hygiène proche de la névrose. A Hollywood, l'important, c'est la mousse. Tant et

si bien que les plus grandes stars ne peuvent s'y cacher/révéler.

Au deuxième plan, le bain solitaire, campagnard et rustique, autrement dit, le bain de rivière. Il est parti de l'Allemagne vers les pays de l'Est et du Nord. Il s'agit plutôt de signifier avec lui, l'intimité du corps féminin et de la Nature Notre Mère à Toute. On y retrouve le côté virginal, voire





◀ «Colinot» (Nina Companeez)

purificateur, du baptême. Dans les films de Jancso il lui arrive même de revêtir des qualités politiques ; pour-quoi pas ?

Les westerns, plus fétichistes de la peau, montrent des baigneuses de rivière involontaires. Cela permet de découvrir une gorge pigeonnante collée à une pellicule de gilet de cuir, ou un sillon fessier dégoulinant sous la jupe mouillée ; cela permet aussi de zyeuter les sous-vêtements complexes de l'époque. Sinon il y a la baignoire, en bois, celle-là, mais avec, en gros, les mêmes fonctions que la baignoire hollywoodienne. Raquel Welch, Ursula Andress sont d'inoubliables baigneuses.

Les thermes des peplums et les maxi-baquets des films historiques («Venus Impériale», «Lucrèce Borgia», «Angélique», «Cléopâtre...») sont également très riches d'informations sur la manière dont on s'est beaucoup savonné dans le passé. Les actrices les plus célèbres y ont excellé : Martine Carol, Michèle Mercier, Sophia Loren, Gina Lollobrigida, etc...

Le voyeurisme pur et finalement le plus répondu depuis quelques temps est le ressort des bains «érotiques». Une nana se branle dans son bain, sous sa douche, en regardant son partenaire ou le spectateur. Bains à plusieurs aussi. Bains sans eau ! Diverses combinaisons de couples.

▼ «Fénoménal» (Roger Rockfeller)



la scène du bain



«Poppea» (A. Brescia) ▲



«Slaves of love» / Les ravageuses (Chris Warfield) ▲



«Qu'avez-vous fait à Solange ?» ▲

Les exemples foisonnent.

Il y a aussi le bain ou le bain-douche angoissants. C'est le bain de la mort (voir S.S. No 13 sur les thrillers italiens). Hitchcock lui-même y est passé («Psychose» et «Frenzy» en particulier).

La douche à l'état pur est plutôt réservée aux collectivités viriles (films comiques ou policiers à la française. De Funès comme Lino Ventura !) ou aux films sur les prisons de femmes ou les pensionnats de jeunes filles. On y reviendra dans un autre dossier !

De tous les bains que j'ai vu dans ma courte vie, j'en ai aimés quelques-uns. Ils figurent dans «Différences et Répétitions» de Patrice Enard. Ce sont des anti-bains. Les nanas s'y noient. Systématiquement. Sans raison apparente. Ou plutôt, si : ces noyades critiquent, en fait, l'entité «scène du bain», le stéréotype «jolie baigneuse qui va faire trempette», au même titre d'ailleurs, si je me souviens bien, que la classique «scène du baiser», caricaturée et excédée par une série ininterrompue de baisers !

On a des codes pour voir la nudité au cinéma, et les scènes de bains les ont sacrément façonnés !

Faudrait aussi parler de la représentation du corps de la femme à l'écran. Rapports sado-maso entretenus chez le spectateur. Faudrait aussi noter, analyser l'inexistence du système pileux qui caractérise l'idéologie pro-américaine, et, au contraire, les touffes velues et moussues des européennes...

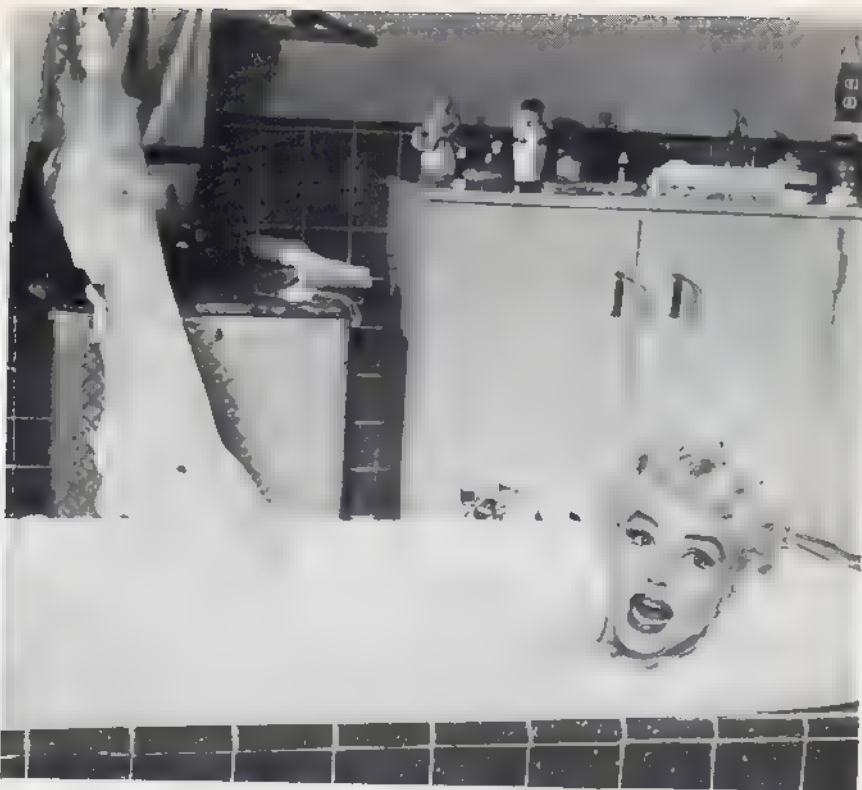
Dans un cinéma dominant hyper-châtré, la vision du bain équivaut, chez le spectateur, au «baisage» de la baigneuse ; elle est «à portée de la main» avec, en plus le côté glissant de la savonnette qui confère une image de poupée caoutchouteuse qui «échappe»... comme la savonnette qu'elle tripote dans ses mains, comme la queue du partenaire, comme le regard du spectateur : l'important c'est le fait de compulser l'objet.

Dans ce cinéma hyper-châtré, le bain représente l'aseptie du corps, c'est un acte d'avant l'amour. Il y a là toute une pédagogie du comportement qui se joue.

Y'a une profonde horreur du corps dans le bain.

Britt NINI

L'atlantide (Haya Harareet) ▼



▲ *Marilyn Monroe*

Les longs jours de la violence ▼ (Florestano Vancini)



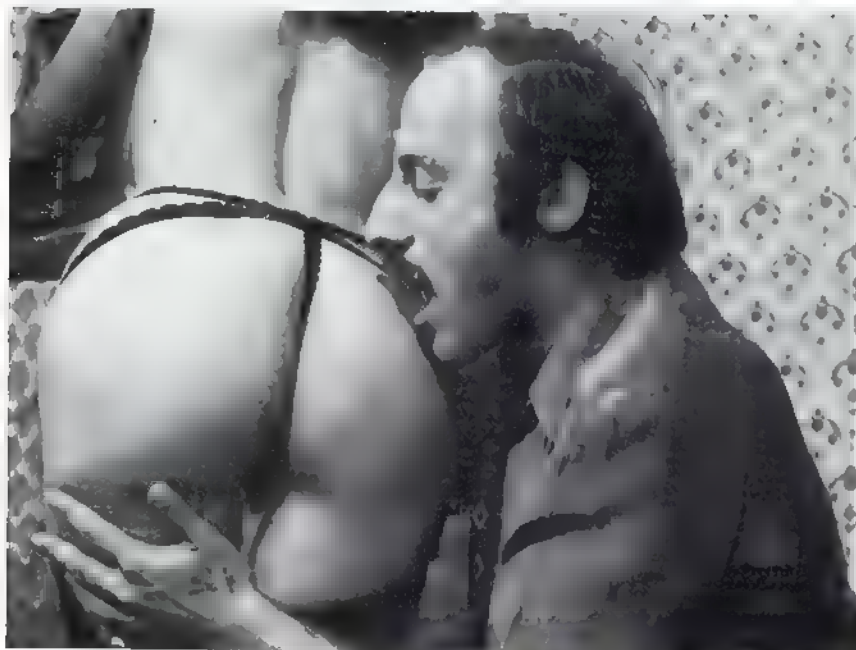
La Kermesse érotique

(Jean Le Villo)

Monique Villa

et Anne Libert

LES DOSSIER DE PROSTITUTION



Krista Nell et Paolo Guisti ▲



Les Fesses de Krista Nell et Paolo Guisti ▲

C'est par une subtile astuce de scénario que ce film progresse. Par une enquête policière nous découvrons les milles visages de la prostitution : le sadisme, les viols, la perversité, les clients particuliers et le monde dissipé et brutal qui tourne autour du plus vieux métier du monde.

Rino Divelstro à qui nous devons déjà bien des réussites nous offre un film où fourmillent de jolies filles qui ont en commun le devoir, par profession, de séduire le client. Elles doivent allumer l'intérêt des hommes, les distraire, les exciter... les aimer. Oh, pas l'amour avec un grand A, encore que cela se trouve ! Mais généralement les demoiselles n'ont guère le temps de sacrifier au sentiment. Les journées passent vite, aussi vite que leur jeunesse et que ces formes rebondies agressives accrocheuses dont elles font état et que leurs vêtements très seyants n'ont d'autres buts que de souligner. Des vêtements que d'ailleurs elles aiment effeuiller facilement en toutes circonstances. Elles ne s'en font pas faute, pour notre régai, car tout en elles, surtout ce qu'elles cachent a de la valeur. Ce n'est pas le spectateur qui s'en plaindra. Il est à la fête

Soulignons aussi les bonnes couleurs et les paysages agréables, les décors plausibles, les gros plans non agressifs et convenablement intégrés dans les panoramiques. Bref, un vrai film, un bon film, bien joué, bien monté et qui a tout pour séduire son public

R. Oscore

RS ROSES LA TUTION

DOSSIER ROSE DE LA PROSTITUTION (ex: «Prostituzione», «Love angels» puis «Les suceuses»). Réal.: Rino di Silvestro. Scén. or. et adapt.: R. di Silvestro. Photo.: Salvatore Caruso (couleurs) Mus.: Marcello Ramoino et Roberto Fogo. Mont.: Angello Curi. Prod.: Giuliano Anellucci (Angry Films). Dist.: Films Marbeuf/Rex International. Origine : Italie 1974. Interprétation : Krista Nell, Magga Konopka, Maria Fiore, Orchidéa De Santis, Christina Gaioni, Lucretia Love, Andréa Scotti, Aldo Giuffrè, Umberto Raho, Paolo Giusti, Elio Zamuto, etc...



G. Pesola, Lina Trouche et O. de Santis ▲



Thérèse Ann Savoy ▲

Salon Kitty



Rosemarie Lindt ▲

Au-delà des modes «rétros», «Salon Kitty» met en film une fiction qui s'applique à montrer comment le fanatisme politique refoule forcément le sexe. Or, quoi de plus refoulées que les activités sexuelles d'un bordel ? Quoi de plus fanatique que le nazisme ?

C'est l'apogée du IIIème Reich, c'est-à-dire le début de sa décadence. Un officier SS (Helmut Berger) s'allie à une mère maquerele grand standing (Ingrid Thulin) : il s'agit de dresser les jeunes filles les plus belles et les plus fascistes de la nation à utiliser leur sexe pour débusquer les officiers nazis en rupture d'opinion avec leur Führer.

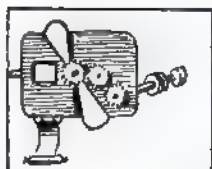
L'histoire se réduit à ce bordel de luxe, une Histoire caricaturale, menée par un couple caricatural au passé cinématographique lourd («Les damnés...»). Kitty, mère bisexuée ; lui, paranoïaque impuissant. Leurs petites protégées sont rompues aux vices sexuels les plus divers des cadres de l'armée allemande. Et ils sont nombreux à en croire le long travelling qui nous les présente dans je ne sais plus trop quel sous-sol. Lieu clos, hermétique, malsain. La pourriture, les lois, l'ordre, la beauté du fascisme sont magnifiquement filmés... mais tout aussitôt démontés, critiqués par d'autres images ou par la bande sonore (l'exemple le plus grossier reste les cris de porcs sur l'assassinat d'Helmut Berger). Images finales de l'explosion du bordel, sous la pression de l'extérieur, la pression de la libération ; façon de filmer l'idylle de B. Fehmiu et de T. Ann Savoy, toujours opprimés, cernés...

C'est un film qui essaie de traiter la fascination dont il est l'objet. Pas que de la montrer. Et cela surtout au registre des scènes d'activité sexuelle.

A noter enfin que pour ne pas être classé «X» selon la dernière loi fasciste récemment instituée, ce film a été coupailé à plusieurs reprises : les scènes de fesse d'avantage que le reste bien entendu. C'est bien méconnu : en France, ce qui est d'abord le plus censuré c'est le cul (au mieux l'interdiction aux moins de 18 ans) et ensuite la violence (au pire l'interdiction aux moins de 13 ans). Tout ça c'est monstrueusement logique. Un peu trop comme le local à la mère Kitty) !



Helmut Berger ▲



FICHE TECHNIQUE

SALON KITTY - Réal.: Tinto Brass. Scén. original et adapt.: Ennio de Concini, Maria Pia Fusco et Tinto Brass. Photo.: Silvano Ippoliti (a.i.c.). Mus.: Fiorenzo Carpi. Décors : Ken Adam Prod.: Coralta cinematografica. Titanus dist. Dist.: Fox-Lira. Origine : Italie 1975. Interprétation : Ingrid Thulin (Kitty), Helmut Berger, Theresa Ann Savoy, Bekin Fehmiu Stefano S. Florres, John Steiner, Rosemarie Lindt, Paola Senatore, Sara Sperati, Marai Michi, Tina Aumont, Alexandra Bogojevich, John Ireland, Malisa Longo, etc...



bloc-notes

— Le No 13 de «S.S.S.» comportait une riche collection de ces coquilles faisant, auprès des amateurs, une bonne part de notre charme. Nous n'allons pas nous amuser à toutes les corriger, nos érudits lecteurs ayant sans doute eux-mêmes rectifié nos plus visibles bourdes. Signalons donc simplement que page 43, faut lire Jess Franck (au lieu de Jess Anck) et Monica Swinn (au lieu de Swin), et page 44 faut lire Akira Kato (au lieu de Nato). Pages 46 et 47, avalanche de fautes de frappe, et la fiche technique de «La dernière femme» s'est fait la malle, faudra la chercher dans d'autres canards. Enfin, page 16, compléter la filmo de Michel Lemoine par ces titres :

I — Acteur

- 1969 — «La débauche» (Jean-François Davy)
— «Im Schloss der blutigen begierden» (en Belgique : «Le château des désirs» / «Le château du vice» / «Des vierges pour le manoir» / «Passions sanglantes») (Percy G. Parker, alias Adrian Hoven)
1970 — «L'appel» (Tilda Thamar)
1971 — «Il ritorno del gladiatore piu forte del mondo» / «Le retour du gladiateur le plus fort du monde» (Al Albert, alias Adalberto Albertini)
— «Le seuil du vide» (Jean-François Davy)
— «Je suis une nymphomane» (Max Pécas)
— «Frustration» (José Bénazéraf)
1972 — «Wife swappers, French style» (Bachoo Sen)
1973 — «L'amour aux trousses» (Jean-Marie Pallardy)

A noter que M.L. est aussi acteur dans ses films. Certaines filmos et fiches techniques le mentionnent en 1966 dans «Agente 3.S.3., massacre al sole» («Agent S.3.S., massacre au soleil»), de Simon Sterling (Sergio Sollima), mais il ne figure ni au générique... ni dans le film.

II Scénariste (outre ses propres films)

- 1963 — «Delitto allo specchio» / «Sexy party» / «Les possédés du démon» (Jean Josipovici et AL Molteni) (sc. de Josipovici et Stegani, d'après une idée de M.L.)
1971 — «Frustration» (Bénazéraf) (sc. Bénazéraf et M.L.)

LES RUBRIQUES AUXQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE : «La loque à terre» (spécial antiquaires et brocanteurs), «F comme Falope» (notule consacrée aux myopes et aux mal prononçants), «Faux lits bourgeois» (rubrique bigote), «(Ho rage...) un mec à niques» (rétrospective de l'association des anciens délinquants), «De l'O!» (courrier de la marquise en chaleur) ; «Ben, j'y vais...» (chronique des œuvres en péril) ; «Le retour du mort-vivant» (chronique pétainiste de la vie politique giscardienne) ; «Cacas exquis» (les scatots réunis)...

J crois qu'on n'est pas prêt de voir la moule à Adjani : les austères cinéastes dits de gauche vont sans doute la mettre dans leur placard.

Jean
Lemoine
00

LE 29^e FESTIVAL DE CANNES

(cannes-ôtages)



Le cul dans la sélection officielle : ▲
Luigi Proietti et Dominique Sanda
dans «Heritage Ferramonti» (Mauro
Bolognini)

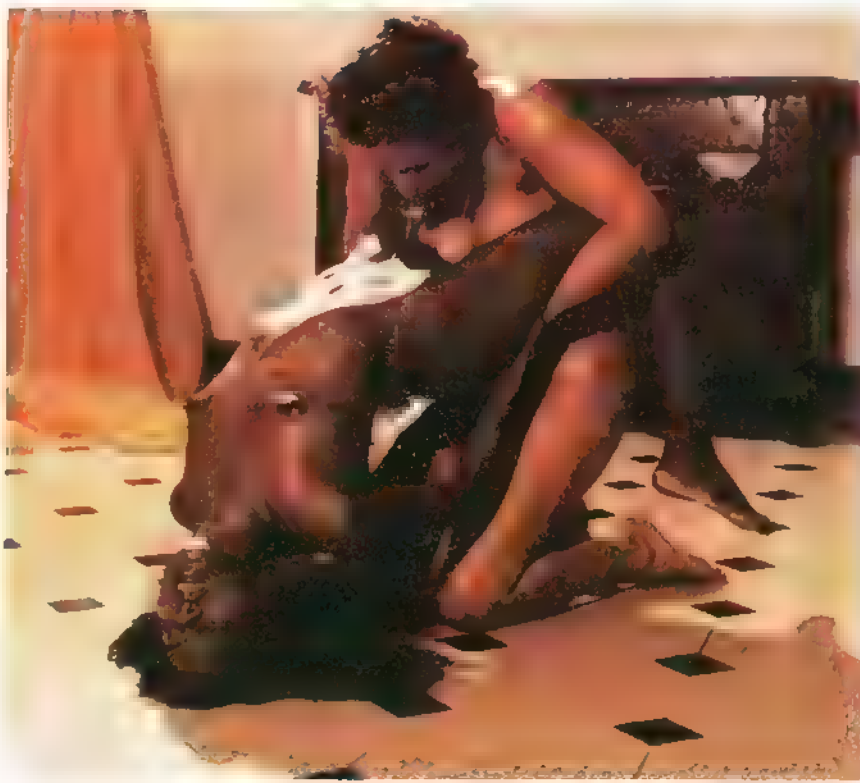
Y'a pas mal de films qu'on a vus à Cannes mais dont on ne vous parlera pas de façon détaillée, du moins pour le moment. Sur certains d'entre eux, il nous semble toutefois intéressant de vous donner quelques tuyaux. Les voici, livrés en vrac.

— Les films pornos relevant du «hard-core» étaient majoritairement américains, les mesures de censure du Marché du Film (résolument illégales d'ailleurs) ayant eu pour effet d'écarter les films français déjà classés «X». Pas de grande surprise en ce domaine, le porno sombre de plus en plus dans la routine et la nullité. On a tout juste vu un assez bon film d'Armand Weston (l'auteur du génial «Défiance», dont on vous a parlé dans notre No 6) : «Expose Me, Lovely», amusante parodie des polards des années 1950. C'est un peu trop «sain» et pas assez insolite pour notre goût, mais y'a deux ou trois scènes avec Jody Maxwell et la noire Iminu qui valent d'être saluées.

— Invasion de films homosexuels, américains (les productions Jack Deveau, «More More More» de Wallace Potts, etc.) et français («Johan» de Philippe Valois, etc.). Tous uniformément crétins, lelouchiens, esthétisants et finalement réactionnaires : le porno pédé n'a aucune leçon de poujadisme à prendre du porno hétéro.

— A propos de porno homo, signalons que «Super Women» (ou «Superwomen»), de Philippe Gasté et Christian Gion (cf. «S.S.S.» No 8), est devenu «Super Woman», et est signé Romain Pacé. C'est un film particulièrement débile et malhonnête, n'en parlons plus.

— «Spermula», de Charles Matton, est le navet de l'année. Nul, chiant, prétentieux, ça ressemble à une couverture de «Vogue» qui bougerait vaguement. A noter que, pour éviter le certificat «X», on a changé le scénario en cours de tournage : Ça ne parle plus du tout de nanas se nourrissant de sperme, et le cul y est extrêmement chaste.





l'érotisme brésilien («O Dia em que, o santo pecou», de Claudio Cunha). ▲

— On reviendra, quand il sortira, sur «Ilsa, Haren Keeper of the Oil Sheiks», assez étonnant film ringard de Don Edmonds, dont le délire sado-fétichiste fait penser aux «nutrix» de la grande époque.

— On se doit d'ovationner le retour de Robert-Lee Frost, avec «Dixie Dynamite», film qu'il a réalisé, photographié, et co-écrit avec son producteur et interprète Wes Bishop. Frost apparaît même dans cette chouette bande délirante et anti-flique (contrairement à «Police Woman», le dernier film qu'on avait vu de lui), mais le plus rigolo est que c'est pas du tout un nudie : on y voit à peine quelques nichons et quelques fesses, ce qui n'exclut absolument pas un bizarre climat érotique.

— A signaler également un petit film vaguement trouduculesque datant de 1973, «Teenage Tramp» : c'est sot autant que conformiste.

mais c'est signé par l'énigmatique Anton Holden, qui avait réalisé en 1967 le curieux et morbide «Aroused» (en Belgique : «La vengeance des filles perdues»), un nudie horrifique qui semble bien être resté un accident dans la carrière de son auteur (mais sait-on jamais ?)...

— Dans notre No 9, on vous a signalé le tournage d'«Alucarda», film mexicain érotico-fantastique de Juan Lopez Moctezuma. On l'a vu à Cannes dans sa version américaine : «Mary, Mary, Bloody Mary» c'est une énorme déception, malgré la présence d'Hélène Rojo (magnifique dans un rôle de lesbienne) et la joliesse mammaire de Cristina Ferrare (très godiche en femme-vampire nymphomane et diurne).

— On a raté, et on le regrette, «Afrika Erotika» (ou «The Erotic Adventures of Robinson Crusoe», coproduction italo-américaine signée

Ken Dixon, financée par Dick Randall (qu'on vit dans «24 heures d'un Américain à Paris» de Bénazéraf, qui produisit et interpréta à Hong Kong «Bruce Lee Story» — ou «Super Dragon Story» —, et qui vient de tremper dans l'opération «The Daughter of Emmanuelle»). Il s'agit d'un film de cul en deux versions (soft et hard) où l'on retrouve l'italienne Malisa Longo, l'espagnole Lina Romay et une revenante, la française Colette Descombes !

— Puisqu'on en est à Lina Romay, parlons de Jess Franco. Il était temps qu'il abandonne les producteurs français, car son «Midnight Party» (ou «La partouze de minuit») est pire qu'une merde : c'est une franche ordure, nullissime et stupide, pudibonde et proflique, résolument giscardienne de surcroît ! Signalons que le film est signé James Gardner, mais que c'est Guy Gilbert qui utilise ce pseudo pour signer «La Marque de Zorro» (cf. notre No 6), film où Howard Vernon apparaît finalement.. dans de longs extraits de «Zorro le vengeur», nanar espagnol de J.R. Marchent (1962). Parallèlement, c'est par Franco qui a réalisé «Razzia sur le plaisir», film porno (dadaïste à force d'absurdité, majoritairement constitué de stock-shots) signé Adolf M. Frank pour la publicité, et Franck Richard au générique : ce sont les producteurs qui ont eux-mêmes mis la main à la pâte (et à la caméra), Franco se contentant ici d'être acteur.

La Rédaction

Les notules qui suivent ont été rédigées par Jean-Pierre Bouyxou (J.-P. B.), Jérôme Fandor (J.F.), Britt Nini (B.N.)

▼ Un genre incroyable le (faux) documentaire épicé de fesse («This is America», naveton de Romano Vanderbes).





FICHE TECHNIQUE

«Frauen-Gefängnis» (titre prévu en France : «Femmes en cage») — Réal. et Sc. : Jess Franco — Ph. : David Khunne (alias Jess Franco) — Mus. : Daniel J. White — Prod. : Erwin C. Dietrich (pour Avis Film et Elite Film) — Eastmancolor, Techniscope — Durée : environ 90 mn. — Origine : Suisse, 1975 — Avec Lina Romay (Maria), Monica Swinn (la directrice du bain), Paul Müller (Costa), Roger Darton (le gouverneur), Eric Falk (le tortionnaire), Raymond Hardy (alias Ramon Ardid) (José), Martine Stedile, Peggy Markoff, Luliane Sollberger, Madeleine Ammann et Jess Franco (le père de Maria).

«Frauen-Gefängnis»

Alors qu'on pouvait ne plus rien attendre de lui (sinon le pire), Jess Franco rappelle, à point nommé, qu'il a du talent (et même davantage) lorsqu'il le veut bien. On reste loin, avouons-le, de ses grands films d'antan, mais «Frauen-Gefängnis» retrouve plaisamment l'esprit et la manière de cette série de chouettes petites bandes qui va, disons, de «Trois filles nues sur l'île de Robinson» à «Sex-Charade» : même dépouillement du récit, même joie de filmer, même dynamisme de la forme, même complaisance dans un érotisme où prime la cruauté.

Le scénario reprend, quasiment tel quel, celui de «Quartier de femmes» (avec un soupçon de «Brûlantes»), mais en l'épurant encore, jusqu'à n'être plus qu'un mince fil conducteur reliant des séquences parfaitement autonomes. Moins lyriquement fou que «Quartier de femmes», le film est plus sadique, éventuellement plus sadien — les principaux personnages féminins sortant directement de l'univers de Sade : Maria ou l'innocence constamment bafouée, la directrice du bain ou le vice constamment triomphant (y compris au dénouement).

On n'en regrette que plus amèrement quelques scènes ratées et proches du ridicule (l'évasion des trois filles), certaines références douteuses (notamment un zoom avant sur... un crucifix, ce que Franco ne se serait nagère pas permis), un ou deux travers formels (dont la post-synchro-allemande, qui bouzille le jeu d'acteurs idéaux dans leur hiératisme expressionniste). Sans cela, peut-être tenait-on le chef-d'œuvre : Franco n'avait jamais eu autant de rigueur stylistique, et il émane de tout son film (où le cul est très soft, le propos du cinéaste étant non la baise, mais le sado-masochisme) un extraordinaire climat de dépravation morbide. Eclaboussé de lumière, le bain de «Frauen-Gefängnis» se substitue aux châteaux fermés, battus par les pluies nocturnes, de la tradition gothique.

J.-P. B.

Avec ses systèmes reportages pseudo-sociologiques sur les pornostars, j'ai peur que Davy ne vienne prendre une place trop importante entre Jacopetti et la télé. Les mecs du marketing y z'appellent ça un créneau. Ya bien un créneau pour ce qui est d'enregistrer le «cirque Bourdon». Bon, ça peut être marrant, voire tonique. tentative de déculpabilisation d'une femme face à la sexualité ou l'assimilant aux actes fondamentaux comme baiser, sucer, pisser, ou bouffer. Mais à laisser faire, à filmer ça «comme ça», ça déconne vite, elle déconne vite (faut l'entendre / la voir théoriser sur le sado-masochisme!) en fait c'est Davy qui déconne, qui laisse courir, qui monte et agence le film, qui paye une exhibitionniste, et qui nous la fait prendre pour notre complice. Et malgré ses tripataillages cinématographiques (juxtapositions de plans, séquences mises en parallèle...) ce qui ressort d'elle c'est une femme qui se cherche, qui se préoccupe un peu de comment (réussir à) vivre. Et le point aveugle de tout ça, comme par hasard, c'est que la jouissance de Sylvia est manifestement liée à la présence de la caméra. Mais c'est pas l'pire.

Exhibition n°2

EXHIBITION No 2 — Réal. : Jean François Davy. Scén. or. : Jean François Davy. Photo. : Roger Fellous. Son : Roger Letellier. Mont. : Claude Cohen. Mus. : Peter Dreams (et airs classiques). Durée : 1h 30' env. Origine : France 1975. Prod. : J.F. Davy (Contrechamp). Interprétation : Sylvia Bourdon.

Ce qui n'est pas clair c'est un phalocratique désir de maîtrise technique, ce qui n'est pas net c'est de toujours se filmer soi et son équipe technique intervenant bavardement pour mieux se cacher et se taire derrière certaines images, ce qui est sinistre c'est de balancer du Wagner sur Sylvia Bourdon en pleine partouze juste après ses déclarations fachotes sur le romantisme allemand et l'euthanasie, ce qui est glauque, c'est de nous entretenir une fois de plus intellectuellement passifs face à un petit spectacle, distillé en 4 morcifs, exhibo-maso qui n'est ni excessif ni même chiant.

Hé Davy, ton film il montre les contenus d'une exhibition et non l'exhibition elle-même (celle qui passe par la caméra). Creux. Au fait, qu'est-ce qui te fait filmer les pornostars ? Le fric certes, mais... Et tous

ces films d'Auteurs, ces films difficiles et politiques que tu nous promets depuis plus de cinq ans, y viennent ou tu continues encore toujours pareil ?

Enregistrer, laisser courir la pelloche comme on peut laisser pisser la mère Bourdon ça ne donne pas obligatoirement du docu sociologique opératoire : ya qu'à repenser à Jean Rouch qui badigeonne l'Afrique de ses «films» depuis bien trop longtemps. Enfin bref, un an après, je te le répète : se contenter de faire le nouveau en ne filmant que du vieux de façon complaisante c'est du vinoche qui nous couvre (spectateurs) de merde. Et si tu veux mon avis qui n'est pas celui de ton héroïne : «s'te merde là, ben, elle a pas une bonne odeur».

Britt NINI

Nous vous reparlerons de ce film, pour sa sortie (actuellement problématique) à Paris et tout particulièrement en photos !



Yi Lei, ▲

Le film de kung-fu étant commercialement au creux de la vague, la Chine de Hong-Kong se tourne désormais vers l'érotisme (cf. «S.S.S.» No 5). De cette production trouduculesque, nous ne connaissons encore quasiment rien, mais il est probable qu'elle va prochainement déferler sur les écrans occidentaux (les Shaw Brothers venant, par exemple, de produire dans le genre «Black Magic Part 2» de Ho Meng-hua, «Death Lady» de Sun Chung, «Killers on

Body for sale

Wheels» et autres bandes où la violence et le fantastique s'assaisonnent de cul). Aussi, était-il intéressant de voir «Body for Sale», le premier film délibérément érotique produit par Lo Wei (l'homme qui lança Bruce Lee) ; lequel Lo Wei, rencontré à Cannes, nous a d'ailleurs affirmé son intention de produire désormais du cinéma de fesse, tout en se réservant la réalisation de films d'action... pouvant fort bien comporter des scènes bandulatrices : «The Kung Fu Kid», l'un de ses plus récents films, est farci de filles à poil.

Le cul, dans «Body for Sale», reste relativement chaste : y'a de la fesse et du nichon, mais le poil pubien est soigneusement banni. C'est pas moins érotique pour ça, puisque les filles sont diantrement émoustillantes (vous ne trouvez pas les asiatiques très affriolantes, avec leurs petits seins haut perchés, vous ?) et que le film a volontiers recours à ces savants déshabillages que le cinéaste occidental a beaucoup trop oubliés. Alors... tant pis si le scénario est poussif et si la réalisation est d'une totale platitude, si les scènes burlesques abondent et sont lamentables, si la bande sonore (incroyablement débi-

le) fout en l'air quelques séquences plus réussies que le reste ! Y'a là-dans une once de science-fiction farfelue, un doigt de mélodrame savoureux et, pour couronner le tout, plusieurs moments forts d'un érotisme sophistiqué, beau à couper le souffle (les scènes de cul étant, significativement, infiniment plus figiolées que les autres). Et puis merde ! Décidément, qu'est-ce qu'elles sont grandes, les p'tites chinoises nues !

J. P. B.

FICHE TECHNIQUE

«Body for Sale» (titre chinois inconnu) - Réal.: Ho Fan - Prod.: Hsu Li Hwa, pour Lo Wei Motion Picture Co. Ltd. - Prod. exécutif : Lo Wei - Couleurs - Métrages : 3.050 mètres - Origine : Hong Kong, 1976 - Avec Yi Lei (A Chung), Liu Ya Ying (A Lien), Tang Mei Q, Mabel Chiu, Nana, Shang Ching (les 4 femmes-cobayes du savant fou), etc.



▲ Yi Lei, entouré de Liu Ya Ying, Tang Mei Q, Mabel Chiu, Nana et Shang



Une scène de «Razzia sur le plaisir» (Adolf M. Franck)



Sarah Crystal dans «La fille d'Emmanuelle» (Jean Luret)



Lina Romay dans «La fille au sexe brillant» (J. Franco) ▲

"La tête de Normande Saint-Onge"

On avait abusivement surestimé les précédents films de Gilles Carle (« Les mâles », « La vraie nature de Bernadette » et autres petits machins gentillettement réformistes) : fatalement, le Tout-Cannes s'est déclaré déçu par celui-ci, qui se trouve être, de loin, son meilleur (Michel Ciment étant allé jusqu'à accuser Carle d'avoir plagié « Sweet Movie », ce qui ne manque pas de saveur).

Ceci dit, ne charriions pas, « Normande Saint-Onge » ne vaut pas qu'on se tape extatiquement le cul au fond d'un seau, et ce qui est le plus remarquable, c'est sa sélection à la très culturelle Quinzaine des Réalisateurs (parallèlement à celle de « L'empire des sens »). En effet, c'est bien, jusqu'à un certain point, devant un film de cul qu'on se trouve, l'un de ces films de cul que le Marché du Film tente désormais d'éliminer pétalement. Gilles Carle se noie dans la psychologie à bon marché, l'humour démagogique, le mélo en toc et les bons sentiments, pour ne rien dire de la banalité de son écriture. Le rachètent les évidences intentions louables qui l'animent, l'usage qu'il fait de la magnifique Carole Laure, la folie décorative des séquences fantasmatiques finales et, surtout l'efficacité érotique des nombreuses scènes de cul (assez « poussées » quoi que soft).

J.F.

FICHE TECHNIQUE

« La tête de Normande Saint-Onge » — Réal.: Gilles Carle — Sc.: G. Carle et Ben Bazman — Ph.: François Protat, Michel Brault, Jean-Charles Tremblay et Jocelyn Simard — Décors : Jocelyn Joly — Mont.: G. Carle et Avdè Chiriseff — Mus.: Lewis Furey — Prod.: G. Carle et Pierre Lamy — Couleurs — Durée : 105 mn. Origine : Canada, 1975 — avec Carole Laure (Normande), Renée Girard (Berthe), Reynald Bouchard (Carol), Raymond Gloutier (Bouliane), Carmen Giroux (Pierrette), J.Léo Gagnon (le sculpteur), Gaétan Guimond (Jérémie), Anne-Marie Ducharme (Mme Veilleux), Denys Arcand (Jean-Paul), etc...



▲ Carole Laure et J. Léo Gagnon



Rencontre avec Gilles Carles

« Je n'ai pas très envie de parler de mon film, parce qu'il appartient à chaque spectateur d'en tirer ses conclusions. Le personnage de Normande a été conçu pour Carole Laure, étant, au départ, très proche de ce qu'elle est. J'ai voulu analyser ce que ce personnage pouvait devenir, puis il s'est mis à vivre seul, à m'échapper... C'est un film sur la marginalité, considérée comme une fuite possible hors des contraintes sociales. Le sexe et la folie sont ici envisagés, dépeints, en tant qu'éléments subversifs, comme des moyens de lutte contre la famille, l'argent, le travail, le racisme et le civisme, tels qu'ils nous sont imposés à tout moment par notre civilisation. »

Propos recueillis par J.F.





▲ Christa Leem.

Les balbutiements du film de cul espagnol (car c'est de la v.c. qu'il s'agit ici, et non de la sempiternelle version «pour l'exportation») nous ramènent allègrement quinze ans en arrière, à la glorieuse époque des petites bandes où que les coulisses du music-hall servaient de prétextes à quelques exhibitions de croupes et de tétons. C'est pas tellement plus auda-

"Las alegres chicas de el Molino"

cieux que les vieux trucs d'Alfred Rode, mais le film a néanmoins été déjà refusé cinq fois par la censure néo-franquiste.

Terriblement ringard, le nanar de J.A. de la Loma touche au sublime malgré ses bavardages et ses lourdingues scènes «comiques» : ficelé avec une déconcertante naïveté, ça mêle le cul au mélo et à la comédie, ça n'arrête pas de montrer les nichons (très jolis) de Christa Leem, et ça fourmille de numéros de danses strip-teasantes allant du génialement bandant (Christa devant sa toile d'araignée) au fabuleusement kitsch (les ballets de figurantes ne sachant pas danser). Avec, en prime, les roplopos de Verónica Miriel. Si vous préférez — et je vous le souhaite — les bons vieux films de strip-teases aux modernes films pornos se répétant inlassablement, surveillez les programmes de salles de quartiers : il est question que «Las alegres chi-

cas de El Molino» y sorte bientôt, à la sauvette.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

«Las alegres chicas de El Molino» (titre prévu en France : «Les joyeuses filles du Moulin Rouge») — Réal. et sc. : José Antonio de la Loma — Ph. : Tomas Plademiell — Mont. : Teresa Alcocer — Mus. : Nino Rota (extrait de ses partitions pour Fellini) et Juan de la Prada — Ass. réal. : David Garcia — Prod. : Profilmes et Diasa — Eastmancolor — Métrage : 2 820 mètres — Origine : Espagne, 1975 — avec Christa Leem, Silvia Solar, Verónica Miriel, Pipper, Consuelo de Nieva, Sandra Ribes, Pilar Montejo, Maria de Alzaga, Monica Randall, David Carpenter, Luis Indini, Juan Borrás et la troupe du théâtre El Molino (Barcelone).

Ah, l'admirable navet que voilà ! Au début du film, Tarz (caricature, bien sûr, de Tarzan) est châtré par un crocodile vorace (quoique de carton-pâte. Frustrée, Jane s'envoie en l'air avec Cheeta, énorme gorille sodomite du sexe mâle, tandis que Boy (un gaillard d'à peu près 30 ans) est courtisé par l'époux d'une exploratrice elle-même éprise de Tarz. Le seigneur de la jungle (une jungle figurée par un quelconque jardinier californien) fait la conquête d'une féroce bande d'Amazones (trois figurantes rigolardes, pas une de plus), affronte un vieux tigre tout pelé qui s'acharne à vouloir le lécher affectueusement, combat le sanguinaire peuple Wongo-Wongo (cinq africains hilares qui préfèrent le bee-bop aux danses ancestrales), demande au Grand Sorcier de lui faire pousser un nouveau zob grâce à sa magie, et se refait malencontreusement châtrer par le crocodile dès son retour au bercail.

Dans le même esprit toniquement louffingue, on nous promet pour bientôt «Tarz and the Bordello King», en attendant «Tarz and the Amazon Hookers» ! C'est évidemment foutu strictement n'importe comment, et croquignolesquement minable ; tous les gags sont lamentablement ratés, la mise en scène est résolument inexistante, le mauvais goût le plus atroce et le plus cucul est de rigueur, et l'on en passe. Près de ça, le cinéma d'un Ted Roter, c'est Byzance ! Et c'est pour ça, précisément, que le film se déguste avec plaisir : parce qu'il est incroyablement ringard, parce qu'il ne décolle à aucun moment, parce qu'il est

Tarz and Jane and boy and Cheeta

d'une laideur à faire peur et d'une bêtise à faire pleurer. A ce stade d'idiotie pachydermique, ça devient merveilleux : les fins amateurs d'Emile Couzinet nous comprendront !

A noter que le film a été tourné en version soft et en version hard, mais qu'on nous en a montré une troisième à Cannes : les plans pornos y sont imperturbablement solarisés, ce qui les rend insolitement abstraits, ou peu s'en faut ; on y voit des nanas verdâtres suçotter des quéquettes d'un beau jaune canari, c'est presque aussi vomitif qu'une toile d'Andy Warhol et c'est bien plus rigolo. J.F.

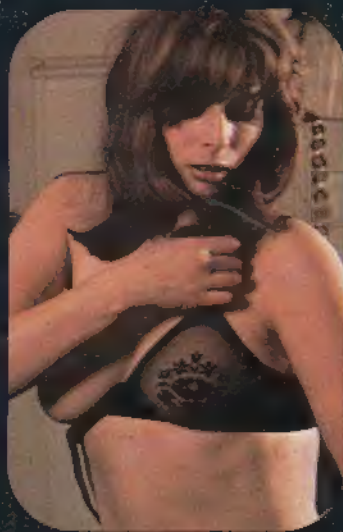
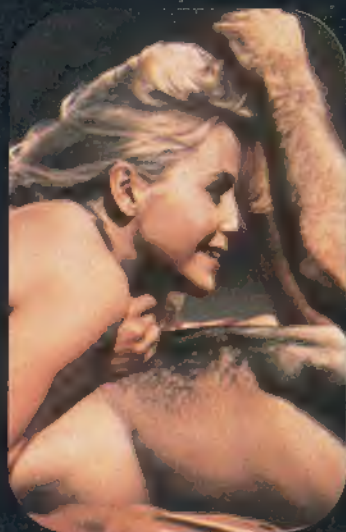
FICHE TECHNIQUE

«Tarz and Jane and Boy and Cheeta» (au générique : «Tarz and Jane, Boy and Cheeta») — Réal. : Itza Fine — Sc. : D.C. Moore — Ph. : Blinky Howe Love — Mont. : Bwan K. Lif — Mus. : Alfie Smith Prod. : Datza Fine — Prod. associé Freund & Metz — Couleurs — 16 mm gonflé en 35 — Durée : 90 mm. (réduites à 85 mm) — Origine : U.S.A., 1975 — Avec Pat Rick (Tarz), Silver Foxx (Jane), Georgina Spelvin (Wanda l'exploratrice nymphomane), Uncle Tom (Boy)..



**Sex
Stars
SYSTEM**

collection n°1



700 photos/100 films